

LA BÊTE DES SAVARTS

CREVEZ, BOURGEOIS,
C'EST CARNAVAL !

Sébastien WEBER

avec la participation de

Élodie COTIN

et la complicité de

Pierjean PERNET



MMXXVI

Collection

CALEMBREDAINES RURALES

DA4P



LA BÊTE DES SAVARTS

contact@da4p.org

Ce texte est protégé par les droits d'auteur, notamment par l'article L121-1 du Code de la propriété intellectuelle. En conséquence, avant son exploitation, de quelque nature qu'elle soit, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur, soit directement auprès de lui, soit auprès de l'organisme qui gère ses droits (pour le présent texte, la C^{ie} du Diable à 4 pattes). Ceci n'est pas une recommandation, mais une obligation, y compris pour les troupes amateurs.

Pour Élodie, grâce à elle.

SOMMAIRE

PROLOGUE

Scène 1	11
<i>Pezou, pissant sur les tombes protestantes hors du bourg, se fait tuer par la bête. Satan introduit l'époque, etc..</i>	

AU PREMIER JOUR

Scène 1	15
<i>À Châlons, d'Harambure, au nom de Henri IV, missionne Séverac, définitivement blessé à l'épaule, pour débarrasser Ajy de la bête qui l'endeuille. Départ de Séverac et de son écuyer, Bastian, pour Ajy.</i>	
Scène 2	20
<i>À l'entrée de la cité, Suzanne et Désirée cueillent des simples et trois enfants sont à la pêche. Deux gardes surveillent la porte. Arrivée de Séverac et Bastian.</i>	
Scène 3	30
<i>Dans la maison du chirurgien Peyrat, « autopsie » du cadavre de Pezou.</i>	
Scène 4	32
<i>À l'auberge. Le peuple commère et gronde. Bastian est pris pour la bête. Séverac le tire du mauvais pas. Roubay s'annonce avec le prêtre. Roquebrune et ses femme et fille clament que c'est le retour d'un loup vengeur. Décision de traquer ledit loup rusé dès le lendemain à l'aube.</i>	
Scène 5	49
<i>Durant la nuit, rêves des dormeurs cueillis par Satan, surtout celui de Paul, cauchemar du massacre de la Saint-Barthélémy.</i>	

AU SECOND JOUR

Scène 1	55
<i>Sur le marché. Mercurion et Badassin, deux charlatans. Un cochon qui ne veut point périr. Réveil de Bastian et passage du cercueil de Pezou. Intermède philosophique enfantin. Désirée, suivie par Bastian, demande conseil à Suzanne et finit par aveugler Bastian avec du piment moulu avant de s'éprendre de lui et le prendre en chasse. Bastian percute Badassin et se retrouve dans ses hardes. Mercurion commence de haranguer la foule, prend Bastian pour Badassin, lequel arrive au moment où Bastian s'asperge les yeux d'elixir d'urine au plomb. Des enfants jouent au loup sans conviction, jusqu'à l'entrée de Paul dans la danse.</i>	
Scène 2	78
<i>Retour de la chasse. Souper chez le bourgmestre Séverac en invité d'honneur et quelques notables, dont Croizier et Tanchou. Les notables finissent par aller danser avec le peuple après s'être répandus en propos odieux sur l'ordre, la justice fiscale et la nécessité de l'oubli du passé.</i>	
Scène 3	85
<i>Dans la chambre de Pauline, Séverac, morose, se refuse aux avances de Pauline, qui finit par le convaincre.</i>	
Scène 4	87
<i>Sous l'œil de Satan, Tanchou est tué par la bête après qu'il soit sorti d'un bordel, vide de bourse et burnes.</i>	

AU TROISIÈME JOUR

Scène 1	91
<i>Découverte par Michelle de la tête de Tanchou au petit matin.</i>	
Scène 2	92
<i>Soir. Couvre-feu sur la cité.</i>	
Scène 3	98
<i>Séverac, de retour de son « enquête », excédé, poursuit celle-ci en questionnant Pauline et les autres.</i>	

Scène 4	100
<i>Croizier, rongé par l'angoisse, est encouragé par son épouse.</i>	
Scène 5	102
<i>Oh !... Tant peu de grâce...</i>	
Scène 6	105
<i>Satan, modeste, félicite l'assemblée pour sa grande contribution à sa noire existence.</i>	

PERSONNAGES

(Par ordre d'apparition)

Prologue

CHORALE DE BRUITAGE

NICOLAS PEZOU, *riche propriétaire, première victime de la bête*

SATAN, *ange déchu*

À Châlons

HUGUES D'HARAMBURE, *envoyé de Henri IV*

DIVERS SOUDARDS

GILLES DE SÉVERAC, *capitaine de l'armée royale, capitaine de l'ouvèterie*

UN CHIRURGIEN

BASTIAN, *valet de Séverac*

Dans les savarts

DÉSIRÉE ROUBAY, *filie du bourgmestre d'Aÿ*

SUZANNE FOA, *domestique à l'auberge et sœur aînée de Paul*

BOUCHON
TROIS-POILS
TI-BŒUF

} *enfants d'Aÿ*

MARCEL
HORACE

} *gardes de la cité d'Aÿ*

Chez le chirurgien

AMBROISE PEYRAT, *chirurgien d'Aÿ*

À l'auberge

PAULINE DUMOULIN, *aubergiste*

MICHELLE, *servante à l'auberge*

PAUL FOA, *domestique à l'auberge, frère cadet de Suzanne*

MAHAUT
GUILLEMETTE
ÉLOÏSE

} *femmes d'Aÿ*

NANETTE
JEHANE

} *femmes d'Aÿ*

CLOTAIRE
THIBAUT
JEAN-JEAN

} *hommes d'Aÿ*

FRANÇOIS ROUBAY, *bourgmestre d'Aÿ*

PAPIRE BARIGUE, *prêtre*

HUBERT, *chasseur de loups mutique*

PÉTRONILLE ROQUEBRUNE, *épouse du chasseur*

GUDULE ROQUEBRUNE, *filie des deux précédents*

Cauchemar

L'ENFANT PAUL, *Paul Foa enfant*
CHŒUR D'ENFANTS
CATHOLIQUES
PROTESTANTS

Au marché

MERCURION, *charlatan*
BADASSIN, *assistant de Mercurion*
ROSALINDE }
HERMANCE } *habitants d'Aÿ*
GEOFFROY }
PÉTRILLE }
TITOUNE } *enfants d'Aÿ*
LALÈRE }
SAVARIN }
AMÉDÉE }
CARIBERT } *enfants d'Aÿ*
HUGONETTE }
OPPORTUNE }
MARGUERITE }

Le souper

GUILLAUME TAILLEVENT, *cuisinier*
CHŒUR GASTRONOMIQUE
DOMESTIQUES
GILBERTE ROUBAY, *épouse du bourgmestre*
CLOTILDE TRÉDEAU, *épouse d'Honoré*
HONORÉ TRÉDEAU, *juge*
JEAN TANCHOU, *riche propriétaire, seconde victime de la bête*
THOMAS CROIZIER, *riche propriétaire, troisième victime de la bête*
MARIE CROIZIER, *femme de Croizier*
BLANDINE PEZOU, *femme et veuve de Pezou*

Sortie du bordel

NÉÉRA, *prostituée*

PROLOGUE

SCÈNE 1

PEZOU, SATAN.

Traversant les savarts, Pezou se dirige vers sa demeure de retour d'une noce à Chouilly.

PEZOU, *ivre après banquet, chantant tant mal que bien.* –

- ♪ Il était trois petits enfants
- ♪ Qui s'en allaient glaner aux champs.
- ♪ S'en sont allés chez le boucher,
- ♪ « Boucher, voudrais-tu nous loger ? »
- ♪ » Entrez, entrez, petits enfants, »
- ♪ » Il y a de la place assurément... »

Ah, sainte charogne, pff, j'ai trop bu. Quelle noce, ha ha, quelle noce !

- ♪ Ils étaient trois petits enfants
- ♪ Qui s'en allaient glaner au champs...

La mariée n'était point laide et lui, tiens, j'en fais le serment, sera cocu. Ah, voilà le bourg. Il était temps. C'est que c'est long depuis Chouilly, et il fait froid, et la nuit tombe. Ah... Et non, non, non, je n'ai point trop bu, on ne boit jamais assez, buvez toujours et ne mourrez jamais. Il faut boire tant que l'on a soif et voilà tout et c'est très bien. Ce qu'il y a, en vérité, c'est que l'on pisse trop peu. Pisser, donc, je vais pisser. (*Il commence de se débraguetter tout en cherchant une cible.*) Mais où et sur quoi ? Contre ces arbres ? Oh, non, non, pas des saules, ils me font peur, les saules, avec leur trogne de gargouille, les arbres de Pluton et Proserpine... Non, non... Alors, où donc ? (*Avisant des tombes très modestes, de simples croix de bois.*) Ah, tiens, mais qu'est-ce ? Des tombes ? Des tombes ici ? Ha ha, mais oui ! Des tombes huguenotes, des tombes protestantes, bien à l'écart de notre beau cimetière, que leur pourriture prétendument réformée n'aille point corrompre nos dépouilles promises à la

résurrection. Parfait. C'est là que je pisserai. (*Aux tombes.*) M'en vais vous noyer, voyez-vous, petits serpents, vilain cafards ? Vous noyer encore, encore une fois, une fois de plus, parce qu'il semble que nous n'ayons pas bien fini le travail, que nous vous ayons mal crevés... (*Il se farfouille la culotte.*) Mais, vertudieu, mais où donc... ? Où donc est-il passé ? Foi de Pezou, j'aurais juré l'avoir remis ici ! Ohé ? Se pourrait-il que (*– il tente en sautillant, comme un chien cherche à se mordre la queue, de se voir le derrière –*), en dansant la courante tout à l'heure, le fessier me soit passé devant et le gourdin derrière ? Où es-tu, coquin, mon ami, mon pinou ? Reviens ! (*Il sautille en tournant sur lui-même encore un peu.*) Ah, mais non, suis-je sot ? C'est cela ! Mais oui, c'est cela, c'est ma boudine ! Tant enflée et si joufflue, ma belle boudine, qu'on la croirait mon cul. Et donc... (*Il farfouille mieux sur le devant de ses braies.*) Eurêka, il était là, mon merveilleux, bien à sa place, là où je l'avais remis (*– aux tombes –*) après avoir foutu vos filles... (*Il se met en position et commence d'uriner sur les tombes.*) Ah...

- ♪ Ils n'étaient pas plutôt rentrés
- ♪ Que le boucher les a tués,
- ♪ Les a coupés en p'tits morceaux,
- ♪ Mis au saloir comme pourceaux.
- ♪ Ils étaient trois petits...

(*Des bruits très inquiétants se font entendre ; grognements, stridulations, feulements, glapissements, martèlements : tout ce que la bête pourrait émettre d'angoissant.*) Mais qu'est-ce ? Quel est ce vacarme ? Ohé ? Qui vive ? Qui va là ? Hé ? (*Inquiet et bientôt pris de panique, car les bruits de la bête sont monstrueux, il cherche une échappatoire et sort. Les bruits deviennent affreux, ceux d'un démembrement et d'une éviscération à vif.*) Ah, sainte Marie mère de Dieu, que le fruit de vos entrailles soit béni, ayez pitié de moiaaaaah...

Cependant que Pezou subit son sort dans les coulisses, Satan entre, assuré, tranquille ; et cependant que cernier déroule son baratin, la scène est transformée en la suivante, c'est-à-dire la garnison de Châlons.

SATAN. – Soyez les bienvenus, gens d'ici, gens d'ailleurs, curieux, érudits, cré-tins, menteurs, fourbes, puissants, esclaves, riches, pauvres, dévots, licencieux, ribaudes, prudes, à tous, la bienvenue dans le petit théâtre de votre humanité. Cette histoire va se poursuivre comme elle a débuté, dans le sang et dans la

mort. Je le dis pour les petits enfants qui s'aviseront de ne point s'éloigner de leur maman. Ici, Ronsard et Du Bellay n'ont point pris leur part. Ni lys rosissant, ni mignonne enamourée, foin de beauté éclatante, nulle douceur angevine. La rose, s'il en est, est barbelée, le vent cinglant, la nuit très noire et les hommes, hé, les hommes sont les hommes. La pièce est en France en l'an 1590. L'été passé, Henri III est mort tué de main de moine. Et son successeur, Henri le quatrième, huguenot le plus souvent, catholique parfois, dit le bouc pour ses appétits charnels et le sanglier pour les parfums de son corps, bataille contre la sainte ligue pour faire tenir sa couronne dessus sa tête. Voici trente ans que le ciel et le royaume sont déchirés. D'un côté, les papistes, qui croient aux reliques des saints et que le corps du Christ est véritablement dedans l'hostie. De l'autre, les protestants, qui s'imaginent ne pas devoir prendre part à leur salut et (*avec une moue désabusée à l'idée que l'on puisse à ce point se méprendre*) voient dans l'évêque de Rome une bête immonde venue tout droit des enfers. Trente ans que l'on s'étripe et qu'on s'égorge, parents, enfants, voisins, voisines, tous ennemis les uns des autres. Sans fin, sans cesse, le sang, la mort, la mort, le sang. De longtemps, on n'avait vu asticots si gras ni si prospères, et là-dessus, pour l'ordinaire, sorcières et loups-garous, chimères, brigands, miracles et grands savants, j'en passe, vous en savez tout autant que moi. Je suis donc fort à mon aise et tout à mon affaire, et vous, ah, pauvre de vous... C'est l'automne, et voici la cité de notre histoire, un bourg entre la Marne et les savarts, et là-haut, tout là-haut, la bonne ville de Châlons, où nous allons nous rendre pour un moment, ou qui, plutôt, s'en vient à vous.

La tête de Pezou roule jusqu'à ses pieds. Satan dribble avec en sortant cependant que la scène est changée en la suivante, c'est-à-dire une garnison de Châlons.

AU PREMIER JOUR

SCÈNE 1

DES SOLDATS, HUGUES D'HARAMBURE, UN SOUDARD, GUY DE SÉVERAC, UN CHIRURGIEN, BASTIAN.

Garnison de Châlons. Des soudards escriment et luttent dans une sorte d'entraînement.

D'HARAMBURE, à un soudard qui garde l'entrée de la garnison. – Le chevalier de Séverac, je vous prie.

LE SOUDARD. – Et qui le demande ?

D'HARAMBURE, exhibant une lettre de mission. – Tu sais lire ? Le roi.

LE SOUDARD, ayant jeté un œil sur la lettre. – Vous étiez à la bataille d'Arques... Sur le flanc droit... Votre cheval s'est emballé... Je vous reconnais. Passez, monsieur d'Harambure. Vous trouverez Séverac au fond de la cour.

D'Harambure franchit la porte et traverse la cour. Ici, des hommes jouent aux cartes, dont Bastian, et boivent, là, d'autres s'entraînent à se battre. Au fond, Séverac, le dos dénudé, se fait examiner par un chirurgien. Un fer à suture est au feu, cependant que le chirurgien s'emploie à extraire le plomb fiché dans l'épaule de son « patient ».

LE CHIRURGIEN, à Séverac qui ne bouge pas. – Ne bougez pas...

SÉVERAC. – Cet arquebusier m'a causé moins de douleur en me voulant trouer le cœur que vous en me voulant guérir.

LE CHIRURGIEN. – Il fallait laisser le corps se préserver lui-même autant qu'il le pouvait. Avant, nous vous eussions vidé comme un goret. Les chairs ont commencé d'expulser le plomb. Il faut à présent les y aider un peu...

SÉVERAC. – Eh bien, pardieu, m'accouchez-vous à la fin ?

LE CHIRURGIEN. – Le voilà, le voilà. Ne bougez pas.

SÉVERAC. – Si je bouge, je t'égorge. (*D'Hambure a tiré un banc et assiste à l'opération. Saluant d'Hambure.*) Monsieur d'Hambure... Passez-moi ma pipe, voulez-vous ? Il n'est rien d'égal à l'herbe de la reine pour surmonter ses douleurs.

D'Hambure, obligeamment, prépare la bouffarde de Séverac, la lui tend et lui présente un brandon pour l'allumer.

LE CHIRURGIEN, *ayant retiré le plomb.* – Un plomb d'escopette. Regardez comme il est écrasé, une véritable galette. Vous y avez laissé l'épaule, capitaine, mais l'omoplate a protégé le cœur. (*Il saisit le fer à suture.*) Fumez, aspirez la fumée bien fort. Aspirez, aspirez... (*Séverac inspire la fumée, le chirurgien applique le fer sur la plaie. D'Hambure emplit un verre de liqueur à l'attention de Séverac, qui, dès qu'il peut desserrer les dents, l'avale d'un trait.*) C'est propre, vous êtes tiré d'affaire. Mais je crains que de longtemps vous n'ayez l'usage de votre bras gauche. (*Montrant le plomb.*) Je vous le laisse ?

SÉVERAC. – Emportez-le au diable. Et laissez-nous maintenant. Que je ne vois plus de sitôt votre vilaine trogne.

LE CHIRURGIEN. – Cet onguent, un emplâtre matin et soir. (*Ajoutant une fiole au pot d'onguent.*) Et pour vos douleurs.

SÉVERAC. – Merci, monsieur, Dieu vous garde. Et vous préserve à jamais de vous-même et de vos semblables.

Le chirurgien range ses affaires et, en partant, échange avec d'Hambure un regard qui dit que Séverac est fini comme soldat.

D'HAMBURE. – Vous voilà marqué comme un cheval.

SÉVERAC. – Et bien près de la réforme, je le crains. Que venez-vous faire ici ?

D'HARAMBURE, *servant un autre verre de liqueur à Séverac*. – Vous assurer des marques de la plus grande affection du roi.

SÉVERAC, *montrant son bras gauche*. – N'est-elle point diminuée de moitié ?

D'HARAMBURE. – Le roi vous aime, Séverac...

SÉVERAC. – Ah...

D'HARAMBURE. – Pour tout ce que vous avez accompli pour sa gloire...

SÉVERAC. – Hmm...

D'HARAMBURE. – Et continuerez d'accomplir pour sa grandeur.

Séverac vide son verre et peine à l'emplir à nouveau. D'Harambure le fait à sa place.

SÉVERAC. – Je ne suis même plus bon à vider son seau.

D'HARAMBURE. – Ce n'est point son opinion. Il a pour son seau assez d'hommes à son service qu'il estime bien moins que vous. Vous conservez votre rente. Et Henri y joint celle de trois cents livres pour la charge de capitaine de louverie des terres de Champagne.

SÉVERAC. – Dame, trois cents livres ! Pour attraper des chiens sauvages ? La réforme...

D'HARAMBURE. – À dix lieues d'ici en suivant la rivière, une bête fait des ravages.

SÉVERAC. – Combien ces bonnes gens ont-ils perdu de moutons ?

D'HARAMBURE. – De moutons, je ne sais, mais un homme, oui.

SÉVERAC. – Un homme ? C'est peu, pour notre roi, un homme...

D'HARAMBURE. – La cité a son importance, Séverac. Châlons nous est acquis, mais Reims comme Épernay sont à ligue... Celle-ci doit nous revenir. Elle s'apprête à faire allégeance à la couronne, mais ses bourgeois supplient

qu'on les débarrasse de cette peste. L'homme a, dit-on, été effroyablement dévoré. Il se murmure déjà que le diable est là manœuvre. Et du diable au protestant, du protestant à Henri... Trois cents livres. Rendez-vous-y. Tuez un loup, tuez deux loups, tuez la meute. Apaisez-les.

Un temps.

SÉVERAC, *subodorant que toute la raison d'intervenir n'est point tout entière dans cette bête.* – Et quoi d'autre encore ?

Un temps.

D'HARAMBURE, *soupire.* – Le bourgmestre de la ville... Un certain Roubay...

SÉVERAC. – Hmm ?

D'HARAMBURE. – Sa fille...

SÉVERAC. – Sa fille...

D'HARAMBURE. – Henri en a vu le portrait...

SÉVERAC. – Ah. Et c'est la plus belle enfant du monde. Et Henri n'aura point son content que de l'avoir...

D'HARAMBURE, *coupant Séverac.* – Brisons là. Le roi me commande, Séverac, et je vous commande à mon tour. (*Il se lève.*) Préparez votre équipage, vous partez au plus tôt.

SÉVERAC, *levant son verre.* – Au roi. (*D'Harambure sort. À Bastian, qui joue aux cartes.*) Viens-là, toi, viens m'oinde le dos. Allez ! Ça t'évitera de tricher encore et à moi de te devoir sauver la peau.

Bastian quitte la table de jeu et, pendant qu'il enduit d'onguent Séverac à l'endroit de sa blessure et avant de l'habiller de pied en cap, la scène est débarrassée et se transforme petit à petit en ces savarts qui environnent Aÿ et dans lesquels Bastian et Séverac s'enfonceront bientôt. Cependant, Bastian tient un discours.

BASTIAN, *tout en oignant, puis en vêtant Séverac.* – Je vous jure, monsieur, je ne trichais point.

SÉVERAC. – Tu triches, Bastian, tout le monde le sait, et ta langue charrie plus de mensonges qu'un marchand de reliques. Applique-moi de cet onguent et passe-moi mes habits. (*À propos de l'onction.*) Oh, hé, là, plus doux, plus doux !

BASTIAN. – Je ne mens point tant que cela. (*Séverac soupire.*) C'est vrai ! Je fais ce que je peux avec ma langue dans le siècle où nous sommes. (*Séverac soupire.*) Sur ma tête, monsieur, j'aimerais mille fois mieux, mille fois, monsieur, toujours dire la vérité. Mais quand celle-ci vous vaut d'être accueilli ici en frère et là occis d'un coup de dague, je la garde au fond de mon cœur et je sers au tout venant ce qu'il désire le plus entendre. Hé, n'ai-je point raison ?

SÉVERAC, *à propos de l'onction.* – Assez. Suffit. Mes habits.

BASTIAN, *habillant son maître.* – Pauvre vérité, en vérité, qu'il faut exhiber sans pudeur à tous les soudards du pays qui gardent les portes des villes, qui se pressent en foule à la croisée des chemins. Et « Qui vive ? » et « Qui va là ? » « Quel est ton nom ? Ton parti ? Ta religion ? La ligue ou bien le roi ? » Elle n'a plus ses couleurs, la pauvrete...

SÉVERAC, *qui est habillé.* – Tais-toi, damné bavard.

BASTIAN, *sans prendre garde aux paroles de Séverac.* – Elle change et varie au gré des sommations, personne ne la croit plus, si bien que, monsieur, sur mon âme, je...

SÉVERAC, *donnant un coup de botte au cul de son valet.* – Ferme donc ta grande gueule et avance, nous avons de la route.

Ils sortent.

BASTIAN. – Ah, et voilà ce qui vous arrive sitôt que l'on dit la vérité à qui ne la veut point entendre... Aïe ! Mais, monsieur, où allons-nous ?

SÉVERAC. – Dans les savarts.

BASTIAN. – Les savarts ? Mais qu'est-ce donc ? Aïe !

SCÈNE 2

DÉSIRÉE, SUZANNE, BOUCHON, TROIS-POILS, TI-BŒUF, MARCEL,
HORACE, BASTIAN, SÉVERAC.

Dans les savarts, Suzanne et Désirée cueillent des simples.

DÉSIRÉE, *cueillant quelque plante.* – Et là, des ronces.

SUZANNE, *qui cueille de son côté.* – Les jeunes pousses seulement.

DÉSIRÉE. – Oui, rien qu'elles, les jeunes pousses...

Toutes deux cueillent encore un moment, puis se rejoignent.

SUZANNE. – Et voilà, j'ai assez.

DÉSIRÉE, *regardant dans le panier de Suzanne.* – Des orties, du plantain...

SUZANNE. – Du lamier, du rumex...

DÉSIRÉE. – Du rumex. Et là ?

SUZANNE. – De la laitue.

DÉSIRÉE. – De la laitue ? Allons !

SUZANNE. – De la laitue vireuse, pour les rêves. Il faut en tirer le lait, comme ceci... (*Désirée goûte le lait de la laitue, grimace.*) Ah oui, c'est amer. Et là, de la grassette, qui fait pisser et qui mange les mouches. Si, si, si.

DÉSIRÉE. – Hmm. (*Détaillant à nouveau le contenu du panier.*) De la chicorée, du laiteron... Quelle soupe !

SUZANNE. – De la soupe, des tisanes, des potions, des onguents. Des philtres.

DÉSIRÉE. – Des philtres ? Des philtres pour quoi ?

SUZANNE. – Des philtres pour tout.

DÉSIRÉE. – Tout quoi ?

SUZANNE. – Pour le cœur et pour le foie, les dents et les oreilles, l'amour, la vieillesse, les enfants, les brûlures, les engelures, la veille, le sommeil, oublier, se souvenir, dire le vrai ou le dissimuler, enfin, des philtres. Allons-y, mademoiselle, il se fait tard.

DÉSIRÉE. – Déjà ? Non !

SUZANNE. – Le soleil est bas.

DÉSIRÉE. – Encore un peu !

SUZANNE. – J'ai du travail.

DÉSIRÉE. – S'il te plaît !

SUZANNE. – Pauline va m'attendre.

DÉSIRÉE. – Suzanne, je t'en prie !

SUZANNE. – Je me demande ce que vous trouvez à la compagnie d'une fille d'auberge comme moi.

DÉSIRÉE. – Tu es bien autre chose qu'une simple fille d'auberge.

SUZANNE. – Ici ? Rien que cela.

DÉSIRÉE. – Et quand bien même et que m'importe ? Tu n'es point arrivée depuis trois mois dans notre bourg et j'ai appris davantage auprès de toi qu'en huit ans avec mes précepteurs, plus creux, plus bêtes les uns que les autres. (*Montrant le panier.*) Rien que ces simples. Jamais je n'eusse cru qu'il y en eût autant qu'on pût manger ou qui pussent soigner.

SUZANNE. – Mademoiselle, à d'autres ! Vous ne me ferez point croire que vous trouvez plus d'agrément à coller à mes sabots crottés que dans les livres où je vous sais plongée le plus clair du temps. (*Désirée hausse les épaules.*) Mais bon, allons voir là-bas s'il y a de la doucette. Pour la salade. (*Elles se mettent en marche.*) Je soupçonne, mademoiselle, que vous vous ennuyez fort. (*Désirée hausse les épaules.*) Et que mes petites cueillettes vous distraient de votre condition.

DÉSIRÉE. – Ma condition ? Quelle condition ? De quoi parles-tu ?

SUZANNE. – Rien.

DÉSIRÉE. – Suzanne !

SUZANNE. – Des bruits.

DÉSIRÉE. – Des bruits ? Si l'on murmure sur moi, je veux savoir ce que l'on dit.

SUZANNE. – Eh bien, on dit que vous êtes la fille du bourgmestre.

DÉSIRÉE, *haussant les épaules*. – On le dit parce que c'est vrai.

SUZANNE. – Que vous êtes la plus jolie du pays...

DÉSIRÉE, *agacée*. – Pff !

SUZANNE. – La plus spirituelle aussi...

DÉSIRÉE, *idem*. – Ah !

SUZANNE. – Et que vos père et mère veillent sur vous comme sur le saint suaire de Besançon. Et que... Mais non, ne parlons point de cela.

DÉSIRÉE. – Ah. Ah oui. Ce sont donc ces bruits-là qui disent que l'on marchande mon pucelage pour s'attirer les faveurs du roi Henri. Je les connais déjà, va, ni mon père ni ma mère ne s'en cachent. Ils se voient déjà assurés de vendre tout leur vin à la cour et parlent comme si c'était déjà les leurs du titre et du château que me vaudra ma... Ma... Complaisance. (*Un temps.*) Cela fait mal ?

SUZANNE. – Si l'on aime, je crois que non.

DÉSIRÉE. – Et comment saurai-je si je l'aime ?

SUZANNE. – Pardi, vous n'aurez point de mal.

Désirée hausse les épaules.

DÉSIRÉE. – On dit qu'il pue comme un bouc.

SUZANNE, *de l'air de dire que c'est bien pire.* – Oh !

DÉSIRÉE. – Quoi ?

SUZANNE. – Non.

DÉSIRÉE. – Dis.

SUZANNE. – Non.

DÉSIRÉE. – Allez !

SUZANNE. – Eh bien, on dit, on dit...

DÉSIRÉE. – On dit ?

SUZANNE. – On dit qu'il carogne du bec, qu'il bâfre comme un porc, qu'il n'ôte jamais ses bottes, qu'il préfère en foutre cent plutôt qu'en n'aimer qu'une, que de toutes ses conquêtes dans un an vous serez la plus vieille. C'en est assez ?

DÉSIRÉE. – Assez pour savoir que j'aurai mal.

SUZANNE. – Vous vouliez cueillir encore, allons cueillir encore. (*Comme Désirée demeure immobile.*) Allons, ce n'est qu'un roi, un presque roi, une pauvre chose, un petit César. Rien qui vaille que vous vous désoliez de la sorte.

DÉSIRÉE. – Un roi, c'est déjà beaucoup.

SUZANNE. – « Et comment a-t-il tant de mains pour vous frapper s'il ne vous les emprunte ? » ⁽¹⁾

DÉSIRÉE. – Comment ? Que dis-tu ? Qu'est que c'est que cela ?

SUZANNE. – Vous n'avez donc point lu cela dans tous vos livres ?

DÉSIRÉE. – Des livres, des livres, penses-tu ! Des heures et des missels, voilà tout.

SUZANNE. – Avancez. Je vous dirai. Là-bas, la doucette.

1. – Étienne de LA BOÉTIE, *Discours de la servitude volontaire*, 1576.

Désirée se remet en marche et suit Suzanne. Elles sortent. Entrent Bouchon, Trois-Poils et Ti-Bœuf.

BOUCHON. – Allez, on rentre, maintenant !

TROIS-POILS. – Mais oui, Bouchon, mais oui, on y va. Je relève ma ligne, là, dans le trou d'eau du côté des saules, et c'est fini.

TI-BŒUF. – Ça n'est point par là que Jean-Jean a trouvé le sieur Pezou ?

BOUCHON. – Oh non, non, non ! Allez, allez, on y va !

TROIS-POILS. – Oui, c'est par là, juste là. *(Tirant sa ligne du trou d'eau et découvrant un gros poisson.)* Ah, dis donc, il est beau, celui-là.

Trois-Poils libérera le poisson de son hameçon, le jettera au sol où Ti-Bœuf l'achèvera à coups de talon, le mettra dans sa musette et réinstallera la ligne.

TI-BŒUF. – Il était tout remué, le Jean-Jean. Il a dit que c'était comme à la boucherie. Il y avait les jambes d'un côté, les bras d'un autre et la tête nulle part.

BOUCHON. – Vraiment, vous n'êtes point gentils. Je le dirai à mon papa. Il vous battra !

TROIS-POILS. – Allez, Bouchon, ça va, on y va. J'ai presque fini. Regarde. *(Il montre le poisson.)* Il aime ça, ton père, non ? Bon, alors. Et puis ne va point lui raconter ça, il te rosserait, tu finirais en morceaux. Comme Pezou.

TI-BŒUF. – Ils ont mis du temps à la retrouver, sa caboche, au sieur Pezou, comme si elle avait roulé toute seule jusqu'au bord de la Marne. Pour un peu, elle tombait dans la rivière et il aurait fallu compter tout le monde pour savoir qui était mort.

BOUCHON. – Tu dis des choses horribles, Ti-Bœuf.

TROIS-POILS. – Bah, il dit les choses comme elles sont.

TI-BŒUF. – C'est pareil assez souvent.

BOUCHON. – C'est affreux de parler comme ça de ce pauvre monsieur Pezou alors qu'il n'est toujours point enterré, que ça fait déjà sept jours et que le curé dit que son âme n'est point tranquille.

TROIS-POILS. – Ah oui, mais le bourgmestre l'a dit, il faut que l'envoyé du roi voit le corps, parce que ça n'est point une mort ordinaire.

TI-BŒUF. – Ça, pour sûr ! Les bras d'un côté, les jambes de l'autre, la tête qui fait rouli-roula...

BOUCHON. – Ah, tais-toi ! Tu es vilain et cruel et tu me fais peur.

TROIS-POILS. – Allez, allez, Bouchon, n'aie point peur, ça y est, j'ai fini. Et puis dis-toi que la bête, elle ne mange point les petits garçons comme toi. En route.

TI-BŒUF. – Tu n'es point assez gros, toi. Le sieur Pezou avait la panse appétissante.

Ils se mettent en route en direction de la ville.

BOUCHON. – Vous croyez ?

TROIS-POILS. – Mais oui !

TI-BŒUF. – Tu n'as rien à craindre, c'est une bête pour les riches.

Les trois garçons marchent en direction de la porte de la ville, gardée par Horace et Marcel. Horace revient d'être allé pisser. Marcel est assis devant un brasero.

HORACE. – Crénom, c'est que le froid commence à mordre ! J'ai les roustons comme deux oignons nouveaux et le braquemart en cornichon. C'est l'hiver qui s'en vient, ça. Pouah ! Damnée saison ! Je suis un fils du printemps, moi, le hérisson qui sort aux fleurs, une abeille, un écureuil, et non point un fichu bonhomme de neige. *(Il se rajuste. Ti-Bœuf, Trois-Poils et Bouchon arrivent à la porte. Aux enfants.)* D'où est-ce que vous arrivez, vous autres ? Vous n'avez donc point d'oreilles ? Les savarts ne sont point sûrs. Allez, allez, rentrez, la nuit tombe et nous allons bientôt fermer la porte. *(Les enfants entrent dans*

la ville. Il rejoint Marcel et boit à un flacon.) C'est Dieu merci qu'on a mis un peu de la belle saison dans des flacons. *(À Marcel.)* Du vin ? *(Marcel fait signe que non. Il boit à nouveau.)* Tiens ! Sais-tu ça ? Le larron, celui que nous avons pendouillé à la Sainte-Agnès, eh bien, je suis passé devant le gibet ce matin pour aller au bois, et figure-toi qu'il n'a plus qu'un bras. Un seul. Les yeux, les joues, d'accord, il faut bien que les corbeaux mangent, mais un bras ? Tu te rends compte ? À moins que... J'y songe, à moins que ce ne soit la... *(Marcel, qui scrute le lointain, lui fait signe de faire silence. Alerté, s'emparant de son mousquet.)* Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? *(Marcel, idem.)* Tu as vu quelque chose ? *(Marcel, idem.)* Où ? Quoi ? Qu'est-ce que tu as vu ?

MARCEL. – Non... Rien... J'ai cru... Ce sont les trognes des saules... Avec les ombres, on dirait qu'elles bougent et qu'elles grimacent... Donne-moi du vin.

HORACE. – Ah ! Garce de bête qui nous tient dehors à nous mouiller les os et nous donner la berlue. Il nous fallait garder la ville des brigands et des soldats de la ligue, voilà qu'en plus nous devons nous défendre d'un loup.

MARCEL, *dubitatif*. – Un loup, un loup...

HORACE. – Un loup. Quoi d'autre ?

MARCEL. – Un loup peut-être... Si tu veux mon idée...

HORACE. – Non ! Je n'en veux point, de ton idée. Garde-la bien au chaud dedans ta tête, ton idée. C'est déjà assez que la Nanette en rêve toutes les nuits, de cette foutue bête, qu'elle lui voit des cornes et des griffes, des griffes et des sabots, et une gueule à t'avaler tous les damnés. Garde-la, ton idée. Au moins, si c'est un loup, nous pourrons le tuer.

MARCEL. – Oui. *(Un temps.)* Je l'ai vu, moi...

HORACE, *alerté*. – Quoi donc ?

MARCEL. – Pezou.

HORACE, *soulagé*. – Ah... Pour sûr que tu l'as vu, tu étais de ceux qui sont allés le chercher.

MARCEL. – Eh bien, si c'est un loup, c'est un drôle de loup.

HORACE. – Un loup quand même !

MARCEL. – Si tu le dis...

HORACE. – Je le dis ! Je ne veux point être comme les bonnes femmes qui voient des monstres et des créatures partout où elles n'y comprennent rien.

MARCEL. – Le curé aussi, il voit des monstres. Il en a plein la bouche à longueur de messe.

HORACE. – C'est le curé, ce n'est point pareil.

MARCEL. – Si tu le dis...

HORACE. – Je le dis ! Et maintenant, arrête. Le soleil est sur l'horizon, je vais sonner la première cloche. (*Grommelant, pour lui-même, et sonnant la première cloche.*) Un loup, c'est un loup, rien d'autre qu'un loup, une saleté de loup...

Reviennent Suzanne et Désirée qui se dirigent vers la porte.

SUZANNE. – Allez, pressons-nous à présent. La cloche, les portes vont fermer.

DÉSIRÉE. – Ainsi, celui dont tu parles affirme que les rois et les princes n'ont d'autre force que la nôtre ?

SUZANNE. – C'est bien cela, mais allongez le pas, voulez-vous ?

DÉSIRÉE. – Que les tyrans nous veulent tristes pour nous mieux soumettre ?

SUZANNE. – Plus vite, plus vite...

DÉSIRÉE. – Et qu'il suffit, pour qu'ils n'aient plus assez d'yeux pour épier, de mains pour frapper, de pieds pour fouler, de ne les plus servir ?

SUZANNE. – Vous y êtes.

DÉSIRÉE. – Et que par conséquent ne plus servir, c'est... C'est être libre ?

SUZANNE. – Voilà. (*Elle s'arrête un instant.*) Et le moment venu, si par malheur il doit venir, vous en saurez assez sur les herbes et leur pouvoir pour vous préserver de ses assauts.

Suzanne se remet en marche.

DÉSIRÉE. – Comment ? Suzanne !

Elles sont à la porte.

SUZANNE. – Ahé, Marcel, ne ferme pas encore.

MARCEL. – Ahé, Suzanne. (*À Désirée.*) Mademoiselle. Je vais sonner la seconde cloche et nous allons tirer le verrou pour la nuit.

Séverac et Bastian entrent de l'autre côté. Séverac, enveloppé d'une cape, est couché endormi sur le dos de sa monture. Bastian porte peut-être un chapeau plumé. Si bien que leur équipage, de loin et dans le crépuscule, paraît fantastique.

HORACE, apercevant Séverac et Bastian qui entrent. – Attends !

MARCEL. – Quoi ?

HORACE. – Là-bas...

MARCEL, se rapprochant de Horace. – Quoi, là-bas ?

HORACE, mésinterprétant la forme des arrivants et se cachant derrière Marcel. – Par le diable ! C'est un monstre, un dragon, un démon !

MARCEL, à Horace. – Sors-toi de là. C'est un homme endormi sur sa monture, et son écuyer.

HORACE. – Tu es sûr ? J'y vois comme des cornes et des sabots...

MARCEL, à Marcel. – Sors-toi de là, bougre d'âne ! (*À Bastian et Séverac.*) Qui vient ? Quel parti ? La ligue ou bien le roi ? Déclarez-vous !

HORACE, y voyant mieux maintenant que Bastian et Séverac sont proches, à Marcel. – Ah oui, oui, tu as raison. (*Sortant de derrière le dos de Marcel,*

à Bastian et Séverac.) Qui vive ? Qui va là ? Catholiques ou protestants ? Brigands ou bien... Ou bien... Point brigands ? Déclarez-vous !

BASTIAN, *qui s'apprêtait à débiter des sornettes et ayant reçu un coup de pied de Séverac.* – Brigands, certes non. Protestants pour la foi et, pour le parti, de celui du roi.

Séverac s'est redressé et tend une lettre du roi aux gardes.

HORACE, *de peur que Séverac ne brandisse une arme.* – Holà, tout beau, monsieur, tout doux, tout doux !

SÉVERAC. – Du parti du roi et mandatés par lui pour votre bête. Gilles de Séverac, capitaine de louvererie...

BASTIAN. – Bastian, son valet.

Marcel prend la lettre.

MARCEL, *ne sachant pas lire.* – Euh...

Marcel tend la lettre à Horace, qui ne sait pas lire.

HORACE. – Euh...

SÉVERAC. – La chevauchée fut longue, messieurs...

BASTIAN. – Et la marche !

SUZANNE, *à Horace.* – Fais voir. (*Elle lit la lettre.*) Si la lettre est tout à fait vraie, il est tout à fait ce qu'il dit être.

MARCEL, *à Séverac.* – Vous arrivez tout juste à temps, monsieur, nous allons fermer les portes. (*À Horace.*) Mène-les à l'auberge et cours prévenir le bourgmestre.

SÉVERAC, *descendant de sa monture, à Marcel.* – Je veux voir le corps d'abord.

MARCEL. – Monsieur Pezou ?

SÉVERAC. – Si c'est lui.

MARCEL. – Bien. (*À Horace, lui tendant la lettre, à propos de Séverac*) Mène ce monsieur chez le chirurgien. (*À Séverac.*) C'est chez lui que nous avons déposé Pezou.

SUZANNE, *à Séverac.* – Monsieur, je vous mènerai chez le chirurgien et votre valet à l'auberge. Et cette demoiselle, qui est la fille du bourgmestre, courra prévenir son père.

L'on sort. La cloche sonne une nouvelle fois, les portes sont fermées. La scène est transformée, devient la cave du chirurgien Peyrat.

SCÈNE 3

SÉVERAC, PEYRAT.

Dans la maison du chirurgien Peyrat, « autopsie » du cadavre de Pezou. La majeure partie du corps de Pezou repose sur une table, dissimulé par un drap. Séverac fume. Peyrat entre, portant un baquet plein des viscères de Pezou.

PEYRAT. – Pardonnez-moi, ils étaient à la cave, derrière les pommes et les navets... C'est que les viscères se corrompent plus vite que les muscles... Sans parler de mon chat, une bête vorace... (*Il pose le baquet au bout de la table du cadavre. À propos de la bouffarde de Séverac, tout en allumant quelques chandelles autour du corps, toujours drapé.*) Vous fumez de cette herbe qui fait fureur à la cour... On la dit souveraine pour bien des maux... La tête, les poumons... Si vous aviez quelques graines au fond de votre poche, qui sait si elle ne pousserait point par ici... Bon, voyons... (*Peyrat tire le drap, découvrant le corps démembré de Pezou, auquel manque la tête.*) Ça alors, la tête ? Où ai-je mis la tête ? J'espère que ce maudit chat... (*Il la trouve sous la table ou bien posée au sommet d'une étagère.*) Ah, la voici. C'est que ce Pezou était un grand gabarit. (*Il la pose sur le buste.*) Voilà, monsieur, c'est un homme, un homme en désordre certes, mais un homme entier auquel il ne manque rien.

SÉVERAC. – Rien ?

PEYRAT. – Non, rien. Tenez... (*Prenant les organes dans le baquet et les disposant dans la carcasse.*) La rate... Le foie... Le cœur... Les poumons... L'estomac... Un morceau de choix, l'estomac de Pezou, aussi vaste et rond qu'une grosse citrouille... (*Mettant en place l'appareil génital de Pezou.*) Et comme la citrouille, attaché au monde par cette courte chose, de substance glanduleuse, molle et blanche... Et voilà, tout y est.

SÉVERAC. – Les organes, c'est vous qui les avez ôtés ?

PEYRAT. – Par dieu, non. Il m'ont été apportés tels quels, proprement séparés du corps de ce malheureux. Enfin, « proprement », c'est manière de parler, car à la vérité, voyez, il semble qu'ils aient été retirés de leurs places naturelles avec une violence peu commune et éparpillés à plusieurs coudées les uns des autres.

SÉVERAC. – Et les bras ? Les jambes ? La tête ?

PEYRAT. – Ah, c'est autre chose. La tête a été tranchée, les bras arrachés et les jambes, ma foi, les jambes, arrachées, tranchées, c'est difficile à dire. Séparées du corps en tout cas.

SÉVERAC. – Une bête ?

PEYRAT. – Hum, une bête, une bête... On dit qu'au-delà de l'océan, d'où vous fumez cette herbe, vivent des ours de deux fois la taille d'un homme, qui vous dépècent un bœuf comme nous le ferions d'une poule. Dans le comté de Champagne... Vous permettez ? Je le rapièce un peu. Ce sont demain ses funérailles, après tout.

Peyrat coud la poitrine et l'abdomen.

SÉVERAC. – Des loups, alors ?

PEYRAT. – Une meute fameuse, alors ! Et quand bien même, je vous l'ai dit, rien ne manque. Des loups sans appétit ?

SÉVERAC. – Alors, quoi ?

PEYRAT. – « Alors, quoi ? Alors, quoi ? » Qu'en sais-je, moi ? Ce gaillard-là a été morcelé comme jamais je n'ai ouï qu'un loup l'ait fait. Pour ce qui est des

métamorphoses et des diableries, voyez le curé, il est intarissable. (*Un temps.*) Vous êtes soldat ? Vous l'étiez ?

SÉVERAC, *affirmativement.* – Hmm.

PEYRAT. – Dans les villes mises à sac, on voit de ces fureurs... Ce malheureux eût-il attenté à la vie du pape lui-même, on ne l'eût point martyrisé davantage.

SÉVERAC. – Et ce Pezou, qui est-ce ?

PEYRAT. – Un bourgeois de Paris, arrivé céans voici dix ou douze ans avec deux de ses amis, Croizier et Tanchou. Vous les verrez tantôt, ils sont du dernier bien avec le bourgmestre.

SÉVERAC. – Que venaient-ils faire ici ?

PEYRAT. – Vivre sur leurs terres. Des vignes, des forêts, des pâtures, dont ils avaient la rente. Bien riches, bien contents de l'être... (*À propos du corps.*) Vous en avez vu assez ?

SÉVERAC. – Assez.

PEYRAT. – Je vous accompagne à l'auberge. Les nouvelles têtes ne sont pas bonnes à montrer par les temps qui courent...

Peyrat, qui n'est pas parvenu à recoudre la tête de Pezou et la tient à bout de bras, la pose à nouveau sur le buste et recouvre le corps du drap. Tous deux sortent. La scène commence d'être changée en auberge.

SCÈNE 4

SÉVERAC, PEYRAT, SUZANNE, BASTIAN, MAHAUT, GUILLEMETTE, HÉLOÏSE, NANETTE, JEHANE, CLOTAIRE, THIBAUT, JEAN-JEAN, PAUL, PAULINE, ENEMONDE, MICHELLE, ROUBAY, ROQUEBRUNE, PÉTRONILLE, GUDULE.

Nuit tombée, à l'auberge. Pauline, Michelle, Suzanne et Paul font le service à l'auberge, où l'ambiance oscille entre inquiétude coléreuse et spéculations fantasques.

PAULINE, à Paul, qui arrive des cuisines portant un très lourd chaudron de daube fumant. – Ici, là, là, oui, là. Voilà. Et maintenant, va-t'en quérir deux tonnelets à la cave. Merci, Paul. (*Paul sort. Michelle entre des cuisines à son tour, les bras chargés de pains, qu'elle pose à côté du chaudron. À Michelle.*) Michelle, es-tu allée voir le valet de ce capitaine ?

MICHELLE. – L'étions toujours à barboter dedans l'étuve. Ah, ça se voyions bien qu'il n'étions point de chez nous, ce petit monsieur ! Avions-t-on idée de prendre des bains à la Sainte-Bertille, nous autres ?

PAULINE. – Tu lui as bien demandé de remonter dans sa chambrée en passant par la cour ? Parce que sa tête de pas-de-chez-nous, comme tu dis, je ne voudrais point qu'il la promène sous le nez de tous ces énervés.

SUZANNE, avec un coup d'œil sur les gens attablés. – C'est vrai que cela sent l'orage.

MICHELLE. – Pour sûr, je lui avions dit, mais il chantions comme un fol en carnaval, ne savions point s'il m'avions entendue. Un bain à la Sainte-Bertille !

PAULINE. – Bon, bon. En attendant son maître et le bourgmestre, coupons de larges tranches et ne lésinons pas sur la viande, qu'ils en aient autant qu'ils en voudront. Mais, Suzanne, sur les cruchons, allons mollement. Le vin, la peur et la colère ne font jamais bon ménage.

SUZANNE. – Ne donnons point trop de raisons à la foudre de s'abattre. Doucement sur le vin, fort sur la pitance. Gonfler les panses, désenflammer les âmes...

PAULINE. – Tu apprends vite le métier.

SUZANNE. – C'est votre bonne école, ma cousine.

PAULINE. – Si la fortune nous sourit, la soirée courra tranquillement à son terme.

Paul rentre portant deux gros tonnelets aussi facilement que s'il s'agissait d'oreillers.

MICHELLE. – Et puis si le tonnerre venions à gronder, Paul gronderions plus fort que lui. Hein, Paul ?

Paul rit et gronde grotesquement.

SUZANNE. – Penses-tu ! Mon frère est doux comme un chevreau.

MICHELLE. – Un chevreau que ne voudrions point mettre en colère.

Paul gronde encore pour de rire.

PAULINE. – Allez, allez.

Suzanne et Michelle s'en vont servir, qui le vin, qui la pitance. Paul pose les tonnelets et aide Pauline à préparer les plats. Après quoi, Paul s'attablera devant un gros morceau et mangera en observant les choses.

MAHAUT, à celles et ceux de la table. – Une semaine déjà qu'il est mort, le sieur Pezou. Ira-t-on nous bailler qu'il faut une semaine de mieux pour battre la campagne et déloger cette bête ?

GUILLEMETTE. – Une semaine encore, elle aura fait des petits, cette bête-là !

HÉLOÏSE. – Il en grouillera partout comme à la fin des temps !

MAHAUT. – Et nous serons tous morts. C'est ce que le curé a dit !

GUILLEMETTE. – Et il a dit aussi que nous serions mangés !

HÉLOÏSE. – Et digérés ! Et ce qui vient après !

MAHAUT. – Déjà que les enfants n'osent plus mettre un nez dehors...

GUILLEMETTE. – Qu'il les faut battre pour qu'ils aillent garder les vaches...

HÉLOÏSE. – Et les oies et les moutons.

MAHAUT. – Ah, misère, misère ! Suzanne ! Un cruchon !

GUILLEMETTE. – Moi aussi !

HÉLOÏSE. – Trois !

SUZANNE. – Dame ! Trois ? Vous allez vous noyer les entrailles. Avez-vous seulement songé à manger quelque chose ?

Michelle pose un plat sur la table.

MICHELLE. – La daube étions toute chaude et le pain tout frais.

Mahaut, Guillemette et Héloïse font un geste univoque concernant les cruchons.

SUZANNE. – Tout de suite, tout de suite.

Suzanne repart avec les cruchons vides. Michelle pose un second plat à la table de Nanette et Jehane, qui n'y prennent pas garde.

MICHELLE. – Et que voilà du bon ragoût pour les bidous !

NANETTE. – Ah, moi, je la vois, cette bête, chaque nuit je la vois, sitôt que je ferme les yeux. Elle est immense, elle est ventrue, elle est puante, elle est vicieuse, elle va sur ses deux pattes arrières, toutes griffes tendues, la gueule béante comme l'enfer, comme celle de l'homme en forme de loup l'an passé à Romilly !

JEHANE. – Celui dont le curé nous a parlé tantôt ?

NANETTE. – Oui-da ! Celui qui a croqué ces deux fillettes.

JEHANE. – Et porté leurs restes à sa femme ?

NANETTE. – Et dévoré un garçonnet tout cru.

JEHANE. – Et qu'on a brûlé tout vif ?

NANETTE. – Oui, celui-là, celui-là, oui, oui, oui.

JEHANE. – Ou comme ceux-là du comté de Verdun.

NANETTE. – Qui faisaient des sacrifices au diable ?

JEHANE. – Avec leurs chandelles vertes...

NANETTE. – À la flamme obscure et bleue ?

JEHANE. – Et qui changés en loups couraient les bois et les clairières pour s'accoupler à des louves...

NANETTE. – En poussant des hurlements de plaisir ?

JEHANE. – Et des grognements...

NANETTE. – Et des halètements ?

JEHANE. – Et des glapissements. Et qui mangeaient tant d'enfançons que le pays n'était plus qu'un gémissement de malheur !

Suzanne s'est approchée.

SUZANNE. – Vous n'avalez rien ? Vous n'avez donc pas faim ? Quelque chose vous aura coupé l'appétit ? (*Jehane et Nanette font un geste univoque concernant les cruchons.*) Tout de suite, tout de suite.

Michelle pose un plat sur la table de Clotaire, Thibault et Jean-Jean.

MICHELLE. – Sans le manger, le vin étions la caverne de l'âme, comme disions... Comme disions saint Frusquin, je crois.

Michelle repart.

CLOTAIRE. – Peu me chaut, à moi, que cette bête soit de diable ou de dieu, tant qu'on lui coupe l'appétit...

THIBAULT. – Et les pattes...

JEAN-JEAN. – Et la gueule, parce qu'à ce qu'on dit, elle est si vorace et féroce qu'elle s'en est allée charogner le pendu du gibet, qu'elle lui a brouté un bras et d'autres choses encore.

CLOTAIRE, à Mahaut. – Moi, je pense comme toi, Mahaut, que les choses ne sont point faites comme elles devraient. Pourquoi n'avons nous pas encore battu les savants ? La taille que nous payons, nous autres artisans et paysans, et dont les nobles et les bourgeois sont exemptés, à quoi sert-elle ? À quoi nous sert-elle ?

THIBAULT. – À engraisser Henri IV, le porc du Béarn !

JEAN-JEAN. – À lui donner des armes pour faire la guerre à la sainte ligue !

THIBAUT. – Dieu fera que ce tyran perfide sera crevé comme l'autre l'a été !

JEAN-JEAN. – Qu'allons-nous prêter allégeance à ce bouc ? Le curé a raison ! C'est depuis que le bourgmestre s'est prononcé pour elle que nous sommes assaillis de cette diablerie !

CLOTAIRE. – Et à qui fait-il appel, le bourgmestre, pour nous débarrasser de la bête ? Au roi !

THIBAUT. – Et qui nous mande-t-il, le roi, cet imposteur impie ? Un capitaine de louveterie huguenot !

CLOTAIRE, à Suzanne. – À boire !

THIBAUT. – À boire !

JEAN-JEAN. – Oui, à boire !

SUZANNE, à Pauline. – C'est vraiment très orageux...

MICHELLE, en plongeant un morceau de pain dans la daube. – Du bon ragoût comme ça, ils n'y touchions même pas. Pourtant, ne disions-t-on point ripaille à la Sainte-Bertille et toilette à la Saint-Raoul ?

PAULINE. – Je préférerais me mordre la langue que de le dire, mais je ne serais point fâchée que le bourgmestre arrivât enfin.

*On entend un grand bruit dehors : une chute, un plouf, une exclamation.
Le silence se fait dans la salle et les buveurs prêtent une oreille collective inquiète.*

MICHELLE. – Bah, qu'étions-ce là que tout ce raffut ?

PAULINE. – Oh, ça, ce sont les ennuis qui commencent.

SUZANNE. – Ça vient de la bauge à cochons, non ?

Un second bruit se fait entendre, comme de manches de bois tombant les uns sur les autres. Une autre exclamation, douloureuse : « Ahou ! ». Dans

la salle, les femmes se serrent les unes contre les autres et les trois hommes commencent de se redresser en portant la main à leurs ceinturons.

MICHELLE. – Ça, je croyions bien que ça venions de la hallette ⁽²⁾, comme si toutes les cognées et toutes les scies s'étaient cassé la binette...

SUZANNE. – Sur les pieds de quelqu'un...

MICHELLE, inquiète. – Ou de quelque autre chose...

*Troisième bruit, celui d'un poulailler brutalement affolé, suivi d'aboie-
ments de chiens et accompagné de cris : « Ah ! Ah ! Ahou ! Ahou ! ». Cette fois-ci les hommes sont debout et marchent sur la porte de l'auberge, couteaux en main.*

PAULINE. – Dis, Michelle, tu es bien certaine qu'il a compris le chemin de la cour pour remonter à sa chambrée, le petit valet ?

MICHELLE. – Ma foi, l'avions quand même beaucoup de mousse dans les oreilles.

La porte de l'auberge s'ouvre et Bastian, guingois de douleur, marchant boiteux, couvert de boue de bauge à porc, emplumé d'importance, grognant et gémissant, fait son apparition et avance dans la salle à l'aveuglette. Les femmes attablées poussent un cri d'effroi.

LES FEMMES ATTABLÉES. – La bête !

MICHELLE. – Par saint Hubert !

Les hommes armés se précipitent sur Bastian et l'acculent contre un mur. Thibault pose son couteau contre la gorge de Bastian, sans que ce dernier ait pu émettre autre chose qu'un cri inarticulé.

THIBAUT. – La bête...

UNE FEMME. – Crève-la !

2. – Normandie : remise à bois.

UNE FEMME. – Troue-la !

UNE FEMME. – Saigne-la !

THIBAUT. – Ah oui, et comment ! (*Aux deux autres.*) Je vais lui percer la goulette comme à un porc. Tenez-la en respect, vous autres.

Entre Séverac, suivi de Peyrat.

SÉVERAC, *brandissant son pistolet chien levé en direction d'Thibault.* – Lâche ce poignard. Je fais mouche à trois cents pieds. Tu sentiras ricocher le plomb contre les parois de ton crâne sans même avoir commencé de lui raser un poil. (*Aux deux autres, découvrant deux courtes larmes passées en travers de son ceinturon.*) Et j'aurai répandu vos tripes à terre avant que votre ami n'ait seulement compris qu'il était mort.

PAULINE, *à propos de Séverac, charmée d'une certaine forme de charme.* – Ouh ! C'était bien de l'orage dans l'air et voici l'éclair...

SUZANNE. – Un foudre de guerre...

Thibault, Clotaire et Jean-Jean, lentement, se détournent de Bastian pour s'intéresser à Séverac, leurs lames toujours en pogne. Bastian s'écroule.

MICHELLE, *qui reconnaît Bastian sous la boue et les plumes.* – Ah, mais c'étaient le petit monsieur ! Je croyions que c'étaient la bête. (*Riant d'elle-même.*) Par sainte Ursule, j'étais quand même une drôle de cruche de cloche.

THIBAUT, *à Séverac.* – J'aime assez ça, moi, égorger. Les gorets, les veaux, les brebis... Et puis les hérétiques. Tant que ça saigne...

Thibault, Clotaire et Jean-Jean tournent autour de Séverac.

PAULINE, *à Thibault.* – Arrête, Thibault ! Je ne veux point de ton cadavre dans mon auberge ! Et d'ailleurs, je ne veux point de cadavre du tout, ni du tien, ni d'aucun.

Michelle rejoint Bastian et entreprend de le débarbouiller avec un coin de son tablier.

MICHELLE, à *Thibault*. – Et puis regardions, ce n'étions point la bête, c'étions le valet de monsieur ! Il n'étions point méchant, à part qu'il se baignions à la Sainte-Bertille. (*À Bastian.*) Laissions-moi vous retirer tout ça des oreilles...

Entrent Roubay et Barigue.

ROUBAY. – Mais qu'est-ce donc que ce charivari ? Messieurs, allons ! Thibault, Clotaire, Jean-Jean, vos dagues, allez. (*À Séverac.*) Et vous, monsieur, s'il vous plaît, je me porte garant de leur tranquillité, votre pistolet...

BARIGUE, *levant les mains en signe d'apaisement*. – Paix ! Paix !

ROUBAY, *comme pour l'interrompre*. – Non, mon père, non, non...

BARIGUE. – Paix sur vous, chères brebis de la très sainte église. Paix, oui, paix, car quand bien même il n'est point douteux que l'usurpateur Henri est l'un des principaux soufflets dont Satan se sert pour embraser le royaume de son feu démoniaque et que rien qu'à prononcer son nom de fils de chienne lubrique et protestante les yeux me ruissellent de rage, le cœur me palpite de dégoût, tout le corps me tremble de colère...

ROUBAY. – Mon père...

BARIGUE, *imperturbable*. – Tant il est vrai que ce nom est celui de la vivante abomination dont nous viennent pestilences, famines, tremblements de terre, putréfaction des matrices et difformités de poupons, ainsi qu'inouïe abondance de vices comme adultères, ivrognerie, meurtres et gloutonnerie...

ROUBAY. – Mon père !

BARIGUE. – Et qu'au corps de celui qui le porte, ce nom mille fois honni, tout bon chrétien honnête et sincère ne peut vouloir qu'une chose, qu'il soit tenaillé aux mamelles, aux bras, dans le gras des cuisses, et que soient jetés sur ces premières blessures du plomb fondu, de l'huile bouillante, de la poix, de la cire et grande quantité de soufre, avant enfin de le voir tiré et démembré à quatre chevaux et ses membres consumés, réduits en cendre et jetés au vent...

ROUBAY. – Mon père !

BARIGUE. – Quand bien même, disais-je, quand bien même tout cela, notre sauveur, le Christ, Jésus, ne nous commande-t-il point d'aimer notre ennemi comme nous-même ?

ROUBAY. – Voilà, voilà, merci bien, merci bien ! Aimons-nous les uns les autres et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! Messieurs, vos armes. *(Les uns et les autres renfouraillent lentement leurs armes.)* À la bonne heure ! Pauline, du vin, veux-tu, à la régالade, sur mes deniers. *(À Séverac.)* Monsieur de Séverac ? *(Séverac salue.)* François Roubay, bourgmestre de cette cité, votre obligé. *(Il entraîne Séverac et Peyrat, leur donne à chacun une coupe à boire. À Séverac.)* Croyez que je suis bien marri de cette escarmouche. Thibault n'est point un mauvais homme, pas plus que les autres, croyez-le, mais c'est cette bête, cette créature, toutes les horreurs dont elle nous assaille, cela finit par échauffer... Échauffer la, le...

PEYRAT. – La bile.

ROUBAY. – La bile. Voilà, la bile...

PEYRAT. – La bile noire, qui cuit dedans le foie...

ROUBAY. – Le foie, oui, le foie...

PEYRAT. – Et dont les vapeurs délétères remontent jusqu'au cœur par les veines ombilicales...

ROUBAY. – C'est cela...

PEYRAT. – Et du cœur jusqu'au cerveau...

ROUBAY. – Ah oui, le cerveau, le cerveau...

PEYRAT. – Qui est alors lui-même échauffé et se met en conséquence à...

ROUBAY. – À tousser ?

PEYRAT. – À cesser de concevoir les choses avec clairvoyance.

ROUBAY. – Voilà ! C'est bien ce que je pensais. (*À Séverac.*) Si bien qu'à la fin personne ne sait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, mais je me porte garant de leur tranquillité, vous n'avez rien à craindre d'eux.

SÉVERAC. – C'est bien mon opinion.

ROUBAY. – Bien, bien. Nous sommes fort aise de vous voir céans. L'on mesure combien le roi nous aime et nous sommes ses sujets fidèles. Bien, bien. Et dites-nous, monsieur, que comptez-vous faire pour nous débarrasser de cette abomination ?

SÉVERAC. – Commençons par savoir à quoi l'on a affaire.

ROUBAY, *étonné, se tournant vers Peyrat.* – N'est-ce pas un loup ?

BARIGUE, *avec dérision.* – Un loup !

ROUBAY, *à Barigue.* – Mon père !

SÉVERAC. – De l'opinion de monsieur Peyrat, cet homme, Pezou, a peu de chance d'avoir été attaqué par un...

La porte de l'auberge s'ouvre avec fracas. Le silence se fait. Entrent Roquebrune, Pétronille et Gudule. Roquebrune est attifé de manière extravagante, mi-homme des bois, mi-chasseur archaïque. Il est bardé de fourrures et d'armes, tient en laisse un molosse imposant. Tous trois s'avancent dans l'auberge.

PÉTRONILLE, *à Roubay.* – Un loup !

GUDULE, *à Séverac.* – Le loup !

SÉVERAC, *à Roubay.* – Qui sont ces gens ?

ROUBAY, *à Séverac, bas.* – Les Roquebrune. Hubert, l'homme des forêts...

PAULINE, *idem.* – Pétronille, la femme d'Hubert, l'homme des forêts...

MICHELLE, *idem.* – Gudule, la fille de la femme d'Hubert, l'homme des forêts.

PÉTRONILLE, *à la cantonade*. – Le loup !

GUDULE, *idem*. – Le loup !

PÉTRONILLE. – Le loup, qui rôde sans fin dedans nos bois...

GUDULE. – Plus vil et plus rusé qu'une escouade d'écorcheurs...

PÉTRONILLE. – Revenu d'entre les gouffres infernaux pour venger les siens...

GUDULE. – Assoiffé de chair humaine...

PÉTRONILLE. – Avide d'hécatombes...

GUDULE. – Allouvi ⁽³⁾ de carnage...

PÉTRONILLE ET GUDULE. – Le loup !

Roquebrune brandit une touffe de poils gris. Le molosse gronde. Les gens frémissent.

PÉTRONILLE. – Il est là ! À nouveau !

GUDULE. – Toute cette nuit, il a fait le siège de notre chaumine...

PÉTRONILLE. – Et sans Bouscot ⁽⁴⁾, nous ne serions pas là...

Le molosse gronde. Hubert brandit à nouveau la touffe de poils.

SÉVERAC, *à Pauline*. – Bouscot ?

PAULINE, *bas, à Séverac*. – Le dogue.

PÉTRONILLE, *à Séverac*. – Oui, le dogue, Bouscot. (*Bouscot grogne.*) Sans Bouscot, plus de Pétronille, plus de Gudule, plus de Hubert, tous trois égorgés par ce fauve solitaire...

GUDULE, *idem*. – Et ce sont céans nos carcasses qui vous parleraient, monsieur.

3. – Allouvir : animer d'une passion dévorante.

4. – En français du Québec : robuste, gaillard.

SÉVERAC. – Vos carcasses ? Hmm. (*À Roquebrune.*) Et toi, que dis-tu ? Je n'entends point. Tu l'as vu, ce loup ? Ce sont toujours tes femmes qui parlent pour toi ?

Pétronille et Gudule partent dans un grand rire amer.

PÉTRONILLE. – S'il a vu ce loup ? Ha ha ha !

GUDULE. – Et si parlons toujours à sa place ? Ha ha ha !

Bouscot gronde puissamment contre Séverac.

PÉTRONILLE, *à Séverac.* – Ah, monsieur, monsieur... Il faut donc tout vous dire et nous vous dirons tout. (*À Roquebrune.*) N'est-ce pas, Hubert ? (*À Séverac.*) Oui, monsieur, il l'a vu, ce loup, et de très près. (*Roquebrune dénoue l'écharpe qui lui couvre le cou et dévoile sa gorge très visiblement et très profondément lacérée, puis brandit les poils une fois encore, comme en guise d'explication. Un temps, que Roquebrune met à profit pour repasser son écharpe à son cou.*) L'hiver n'avait jamais été aussi rude...

GUDULE. – Du ciel, les oiseaux tombaient, tués par le froid...

PÉTRONILLE. – Le gel était dans tout. Les puits...

GUDULE. – Les sources...

PÉTRONILLE. – Les branches des arbres...

GUDULE. – Et dans les os de nos corps. Le cœur des choses en était pétrifié...

PÉTRONILLE. – À ne plus oser faire sonner les cloches de peur qu'elles ne se fendent...

GUDULE. – Et ne fendent avec elles la voûte du ciel.

PÉTRONILLE. – Et partout, le silence. Et c'est dans ce silence, monsieur, qu'elle est venue. (*Bouscot gémit.*) La meute.

GUDULE. – Hâte, fiévreuse, brûlant de faim, ne redoutant ni l'homme, ni ses chiens, ni ses mousquets...

PÉTRONILLE. – D'où venait-elle ? Avait-elle suivi une troupe de soudards pour le grand carnage d'hommes qu'ils répandent dans leur sillage ?

GUDULE. – Les loups accoutumés à la viande humaine ne savent plus en manger d'autre...

PÉTRONILLE. – Ce fut d'abord l'enfançon de Johanne...

GUDULE. – Saisi dans le savart à deux pas des murailles...

Une femme de l'assemblée émet un sanglot.

PÉTRONILLE. – Puis Margot...

GUDULE. – Elle n'avait point six ans...

Idem.

PÉTRONILLE. – Et Adelin...

GUDULE. – À l'orée du bois de Torchamp...

PÉTRONILLE. – Hubert réunit dix hommes, parmi les plus valeureux.

Tout cela qui suit, Roquebrune le mimera, comme Bouscot. Paul pourra[it] s'amuser de manière enfantine à jouer le loup.

GUDULE, à des hommes dans l'assemblée. – Tu étais là, Horace, et toi aussi, François, et le Jacquemain...

Lourds grognements d'assentiment dans l'assemblée.

PÉTRONILLE. – Un mousquet, des gourdins, des piques et, surtout, la rage à l'estomac. Ils montent au bois Torchamp enveloppés de nuit, les chiens devant, le pied ferme, la bouche close...

GUDULE. – Là ! Une piste ! (*Bouscot flaire la piste et jappe.*) Droit devant dans les taillis glacés vers la Côte aux Renards...

PÉTRONILLE. – L'aube point entre les branches nues, les chiens tirent sur les longues, le souffle se fait haletant, les doigts plus assurés sur la poigne des piques...

GUDULE. – Là! (*Bouscot gronde et se met à l'arrêt.*) Sous la Fontaine aux Charmes, au plus profond du gouffre, là...

PÉTRONILLE. – Harlou! Harlou!

GUDULE. – Le rembuchement de la meute!

PÉTRONILLE. – Harlou! Harlou!

GUDULE. – Les chiens sont lâchés, la tanière encerclée. Trois louveteaux de l'année, trois de la précédente, et la louve, et le loup...

PÉTRONILLE. – Ô, le loup! Son poitrail couleur de cendre, ses yeux de nuit noire, sa gueule emperlée de poignards...

GUDULE. – Tue! Tue! La louve d'abord est assaillie par les dogues, puis les petits, déchirés, battus, échinés.

PÉTRONILLE. – Harlou! La louve claque ses mâchoires sur la gorge d'un chien, puis d'un autre, et d'un autre encore...

GUDULE. – De son mousquet Hubert fait feu, la louve est terrassée, se raidit dans un spasme, pousse un râle d'agonie et meurt, meurt!

PÉTRONILLE. – Reste le loup, le poil rougi du sang de ses blessures, ses yeux de nuit noire brûlant d'un feu ardent et là...

GUDULE. – D'un bond!

PÉTRONILLE. – D'un bond formidable!

GUDULE. – Qui le fait passer dessus les chiens, par dessus les hommes et les armes brandies...

PÉTRONILLE. – Plante ses griffes dans la chair de mon homme et de ses crocs lui déchire la glotte...

GUDULE. – Et, tandis que le sang de mon père jaillit en flots désordonnés de sa gorge béante...

PÉTRONILLE. – Roule comme un boulet jusques au fond du gouffre...

GUDULE. – D'où retentit un hurlement de haine vengeresse !

Un temps. Paul, incongrûment, rit de plaisir, puis se remet à manger.

PÉTRONILLE, à Séverac. – C'était il y a cinq ans, monsieur, et le loup est revenu, le loup est là. (*Roquebrune, qui a fini son mime agenouillé et une main sur sa gorge, se relève et brandit une dernière fois la touffe de poils.*) Cette nuit, toute la nuit durant, il a fait le siège de la chaumine. Il n'a pas oublié. Sans Bouscot, qui l'a tenu en respect et repoussé, nous ne serions plus que charognes, comme celui-là qui attend d'aller en terre...

Un temps.

SÉVERAC. – Un loup ?

Peyrat et Barigue, pour des raisons différentes, affichent des mines sceptiques.

ROUBAY. – Un loup ! Grâce au ciel, c'est un loup ! (*À Séverac.*) Et vous allez nous le tuer ! (*À Roquebrune.*) Ah, merci, monsieur Roquebrune, merci ! (*À Séverac.*) Un loup, monsieur, c'est parfaitement votre affaire.

SÉVERAC. – Un loup, soit. (*À Roquebrune, lui jetant une bourse.*) Voici trente livres. Rassemble vingt hommes, réunis ce qu'il faut de chiens, de piques et de mousquets. Nous partons demain une heure avant l'aube. Je prendrai la tête et tu me guideras. (*Roquebrune consent. Des voix se font entendre dans l'assemblée : « J'en suis », « Moi aussi », etc. À Clotaire, Thibault et Jean-Jean.*) Vous trois, vous en êtes aussi. Nous verrons si vos couteaux peuvent effrayer autre chose que les lapins.

ROUBAY. – La bonne nuit, monsieur. Mais je vous veux demain à ma table, pour le souper ⁽⁵⁾. Cette triste histoire sera derrière nous et vous nous pourrez donner des nouvelles de notre roi.

Roubay fait signe à Clotaire, Jean-Jean et Thibault pour les inviter à sortir, et sort à leur suite, comme Peyrat et Barigue.

5. – Soit, à l'époque, vers 18 heures.

PAULINE, *à la cantonade*. – Allez, allez, tout le monde dehors, je ferme, il est tard.

En dehors de Suzanne, Paul, Michelle, Bastian, Pauline et Séverac, tout le monde sort en effet.

SÉVERAC, *à part à Bastian, pendant que l'auberge se vide*. – Toi...

BASTIAN. – Ah, je suis confus, mon maître, et je vous remercie de m'avoir sauvé la vie une fois encore, une fois de plus, je...

SÉVERAC. – Demain...

BASTIAN. – Oui, demain, je me rattraperai. S'il le faut, je me jetterai dans la gueule du loup. Qu'il fasse seulement mine de vous gronder dessus !

SÉVERAC. – Demain, tu restes ici.

BASTIAN. – Ah ?

SÉVERAC. – Tu vas aux funérailles de Pezou. Tu observes.

BASTIAN. – Ah ? Mais...

SÉVERAC. – Et tu tiens ta langue.

BASTIAN. – Soit, mais...

SÉVERAC. – Quelque bête que nous tuions demain, je crains que nous n'aurons rien résolu.

BASTIAN. – Oh ?

SÉVERAC, *haut, car Michelle est là*. – Et va prendre un bain. Tu pues comme un charnier.

MICHELLE, *à Bastian*. – C'étions vrai que vous sentions comme à l'aisance. Venions, je m'en allions vous débarbouiller.

Michelle et Bastian sortent aux étuves.

SÉVERAC, *à Pauline*. – Madame...

PAULINE. – Pauline. Je vais vous montrer votre chambrée. Vos affaires s’y trouvent déjà. Suivez-moi.

SÉVERAC. – Merci. J’ai à l’épaule certaine blessure qu’il convient de panser. Vous demanderais-je... ?

PAULINE, *acquiesçant*. – Suivez-moi.

Séverac et Pauline sortent.

SUZANNE, *à Paul*. – Allez, Paul, on range. (*Ils commencent de participer au changement de la scène.*) Tu t’es bien amusé, ce soir ? (*Paul rit.*) Pense à demain.

Ils sortent. Les uns et les autres, qui dorment à l’auberge, prennent place dans leurs lits : Michelle seule, Bastian seul, Paul et Suzanne dans des lits proches l’un de l’autre, Pauline avec Séverac. La scène devient celle de la suivante : une rue de Paris onirique, une nuit de la fin août 1572.

SCÈNE 5

SATAN, SÉVERAC, BASTIAN, PAUL, SUZANNE, MICHELLE, PAULINE, L’ENFANT PAUL, DES ASSASSINS CATHOLIQUES, UN CHŒUR D’ENFANTS CATHOLIQUES, DES MUSICIENS, DES PROTESTANTS.

Dans l’auberge, on dort. Satan entre annoncer la minuit, souffler les chandelles et capturer les songes des uns et des autres.

SATAN. – Il est minuit, braves gens, la lune est au ruisseau, dormez, dormez...

« L’homme est brumeux, le monde est noir, le ciel est sombre ;

» Les formes de la nuit vont et viennent dans l’ombre ;

» Et nous, pâles, nous contemplons. ⁽⁶⁾ »

(*Il se penche sur Michelle, qui ronfle béatement.*)

« Heureux, cent fois heureux, animaux qui dormez... ⁽⁷⁾ »

6. – Victor HUGO, *Les contemplations*.

7. – Pierre DE RONSARD, *Derniers vers*.

(Il souffle sa chandelle et se penche sur Bastian qui rêve.)

« Un col de neige, une gorge de lait,
» Un cœur jà mûr en un sein verdelet,
» En dame humaine une beauté divine... ⁽⁸⁾ »

(Il souffle sa chandelle. Il s'approche de Séverac et se penche sur lui.)

« Il y avait de la terre en eux
» Et ils creusaient des tombes,
» Ils ne louaient pas dieu,
» Ne trouvaient aucun chant,
» N'inventaient aucune langue,
» Et ils creusaient des tombes... ⁽⁹⁾ »

(Il se penche sur Pauline, qui est couchée au côté de Séverac. Pauline, dans son sommeil, a un geste de rejet. Satan souffle leur chandelle, s'éloigne et se penche sur Paul, qui dort, agité.)

« Suzanne ! Où es-tu ?
» Suzanne ! Entends-tu ? »

SATAN & L'ENFANT PAUL. – Suzanne ! Suzanne !

Satan se penche et regarde sous le lit de Paul d'où sort l'enfant Paul, très apeuré par les bruits qui ont commencé de se faire entendre dans la rue.

SATAN, *tendant l'oreille.* – Ah, mais les voilà qui reviennent... *(À l'enfant Paul, qui ne le voit pas.)* Cours, petit Paul, cours...

L'ENFANT PAUL, *très effrayé.* – Suzanne ? Suzanne ?

CHŒUR, *annoncé par des huées, des fifrelins et des tambours.* –

♪ Le roi ayant permis
♪ De mettre à mort sans crainte
♪ Le chef des ennemis
♪ De l'église très sainte,
♪ L'épine si jolie
♪ A tout soudain fleuri,

8. – Pierre DE RONSARD, *Premier livre des amours*.

9. – Paul CELAN, *La rose de personne* (adapté).

♪ Par volonté de Dieu,
♪ Et c'est un grand miracle,
♪ En tout point admirable
♪ Advenu en ce lieu. ⁽¹⁰⁾

L'enfant Paul s'éloigne du lit, quitte la chambre et se retrouve au milieu d'une rue. D'un côté de celle-ci, débouche, précédé par des enfants en aube et chantant, un groupe d'hommes armés et de femmes portant des torches. L'enfant Paul se rencogne contre une porte.

CATHOLIQUE. – Allez, allez, vilains petits serpents, allez, allez, c'est l'heure !
Quittez vos nids dessous la terre, rampez, sifflez, tortillez-vous à la rivière !

Les femmes éclairent de leurs torches les portes et les fenêtres que les hommes cognent.

CATHOLIQUE. – Allez, allez, affreux petits cafards, montrez-vous, c'est l'heure, c'est l'heure !

CATHOLIQUE. – Là ! Ici ! Là ! Attrapez-les, faites qu'aucun n'en réchappe !

On extirpe de leur cachette deux ou trois personnes en chemises de nuit, on les bat et on les traîne.

CATHOLIQUE. – À la rivière, répugnants asticots !

CATHOLIQUE. – En pitance aux barbeaux !

CATHOLIQUE. – À la potence, cochons huguenots !

CATHOLIQUE. – En bombance aux corbeaux !

On pousse, on traîne, on rosse.

CATHOLIQUE. – Ah, qu'il est donc doux...

CATHOLIQUE. – Ah, dieu, ce qu'il est bon...

10. – Chant de procession sur le miracle de l'aubépine du cimetière des Innocents, Paris, fin août 1572. Ce miracle fut interprété comme une approbation de Dieu aux massacres et un encouragement à les poursuivre.

CATHOLIQUE. – De s'assurer sa place au ciel...

CATHOLIQUE. – En purifiant la terre...

CATHOLIQUE. – De ceux qui méritent l'enfer !

On en extirpe d'autres, qui subissent le même sort.

CATHOLIQUE. – En voilà, là, ici, là, encore ! Ne les laissons pas vivre plus longtemps, il en va de notre salut, poussons-les vers la grand' porte !

CATHOLIQUE. – À l'égorgeoir, à l'égorgeoir !

CATHOLIQUE. – Et ces dames patienteront leur tour dans le petit isoloir...

À l'autre extrémité de la rue, une grande porte rouge dans l'entrebâillement de laquelle on précipite les victimes, cependant que les femmes sont jetées en pâture à des brutes avant d'être assassinées à leur tour. Le chœur des enfants a, lui, continué de processionner au son des tambours et des fifrelins. L'enfant Paul s'est caché du mieux qu'il a pu ; le voilà découvert.

CATHOLIQUE. – Que la vierge nous bénisse, en voilà un tout petit !

CATHOLIQUE. – Trouvons sa mère, nous le tuerons devant elle !

CATHOLIQUE. – Et sa mère sous les yeux de son père !

CATHOLIQUE. – Et le père sur leurs cadavres !

CATHOLIQUE. – Attrapons-le ! Attrapons-le !

CATHOLIQUE. – Ô joie sainte ! Ô joie pure !

CATHOLIQUE. – Sus au petit cafard !

CATHOLIQUE. – Mort au petit serpent !

CATHOLIQUE. – Pour l'amour de dieu...

CATHOLIQUE. – Du ciel...

CATHOLIQUE. – De tous les anges...

CATHOLIQUE. – Écrasons-le !

L'enfant Paul court pour échapper à ses poursuivants, qui sont tous les assassins et aussi les enfants de chœur. Plusieurs fois, il manque d'être abattu ou renversé.

L'ENFANT PAUL. – Suzanne ! Suzanne !

L'enfant Paul quitte la rue, regagne la chambre, se cache sous le lit. Paul, l'adulte, se réveille en sursaut. Suzanne est réveillé, serre son frère tout contre elle et le berce. Satan s'éclipse. Suzanne berce Paul jusqu'à ce qu'il s'endorme à nouveau, puis, comme on commence d'entendre des abois de chiens dans le lointain, elle se lève et va réveiller Michelle et Pauline, celle-ci dans la chambre de Séverac.

AU SECOND JOUR

SCÈNE 1

GENS DU BOURGS ET COMMERÇANTS DE L'EXTÉRIEUR, MICHELLE,
BASTIAN, PÉTRILLE, TITOUNE, LALÈRE, DÉsirÉE, MERCURION,
BADASSIN.

*Des paysans entrent par la porte sous l'œil vigilant de Horace et Marcel.
Parmi eux, Mercurion et Badassin.*

BADASSIN. – Ah, mon maître, ne sais si vous parviendrez jamais à changer le plomb en or, mais je suis sûr, moi, d'avoir trouvé le moyen de changer l'homme en bois et le bois en pierre. Ne sens plus ni pieds, ni jambes, ni bras, ni mains. Encore une heure à porter ce fardeau sur les routes et vous pouviez me suspendre au sommet d'une église parmi les gargouilles, je n'eusse point déparé. L'eau de pluie m'entrerait par le derrière et me jaillirait de la bouche pour toute la durée de l'éternité et vous, mon maître, vous devriez vous trouver un nouvel apprenti pour porter vos élixirs, vos onguents et vos fioles de mercure, car, ah, je suis mort.

Badassin pose son fardeau, épuisé.

MERCURION. – Suffit, pauvre tas. (*À propos de sa recherche dans le fardeau.*)
Où l'as donc tu mis ?

BADASSIN. – Hé, quoi ?

MERCURION. – Mais le bras, bourricot !

BADASSIN. – Ah, le bras. Le bras que vous me fîtes découper tantôt sur ce gibier de potence ?

MERCURION. – Où ?

BADASSIN. – Tout au fond, là. Solidement, fermement, soigneusement enveloppé.

Mercurion sort le bras enveloppé puis le déballe.

MERCURION. – Il est parfait.

BADASSIN, *se bouchant le nez*. – Faisandé à souhait.

MERCURION. – Sa corruption sera du plus bel effet.

BADASSIN. – Mon maître, je vous vois fomenter quelque nouveau méfait (*– se reprenant in extremis –*) miracle.

MERCURION. – Notre fortune est dans ce bras.

BADASSIN, *toujours le nez bouché*. – Vous l’allez vendre aux pêcheurs à la mouche ?

MERCURION. – Que nenni, parangon d’ignorance. Relève tes hardes.

BADASSIN. – Hein ? Avec ce vent qui souffle ? Mais vous voulez ma mort !

MERCURION. – Je te veux ressuscité, tout au contraire. Obéis, gredin, ou je te soigne tes chicots branlants à ma façon. (*Badassin s’empresse de soulever sa chemise. Mercurion lui prend un bras et le lui colle contre la poitrine.*) Là, voilà, ce bras-là n’existe plus. (*Il entreprend ensuite de passer le bras pourri dans la manche de chemise libérée, puis, ayant dégagé l’avant-bras mort de sorte qu’il soit visible, il rabat la chemise sur le poitrail de Badassin.*) Et celui-là t’a poussé à la place. Ah, tu es superbe !

BADASSIN, *détaillant le bras mort*. – Superbe ? Couvert d’abcès, de chancres, de kystes, de bourbillons, de nécroses, de papules et de que sais-je encore ?

MERCURION. – C’est ce que je dis. Superbe.

BADASSIN. – Et sur le point de rendre, j’en ai peur...

MERCURION. – C’est bien. Conserve à ton teint cette couleur verdâtre, tout n’en ira que mieux.

BADASSIN, *se sentant mal de respirer l'odeur du bras pourri*. – Ah, mon maître, mon maître...

MERCURION, *tirant deux fioles vides du fardeau, ainsi qu'une grande cape et un chapeau à larges bords*. – Suis-moi.

BADASSIN. – Que me voulez-vous encore ? Si je bouge, je sens que...

MERCURION, *entraînant Badassin*. – Je vais tout t'expliquer, ton rôle et puis le mien, et cependant tu rempliras ces fioles.

Mercurion et Badassin s'éloignent pour se dissimuler.

BADASSIN. – Que je remplisse ces fioles ? Mais avec quoi, mon maître ?

MERCURION. – Ta cervelle ne te sert donc jamais qu'à te lester la tête sur les épaules ? La base liquide de tout élixir, combien de fois devrais-je te le répéter, c'est... ?

BADASSIN. – Ah oui, mais non, là, mon maître, je ne saurais, enfin ! Je n'ai rien bu depuis douze heures et la poussière du chemin a fini de sécher tout ce qui me restait d'humide dans le corps.

MERCURION. – Tu n'auras qu'à penser au bruit de l'eau. Allez, allez, fissa !

BADASSIN. – Ah, mon maître, mon maître...

Mercurion et Badassin sont invisibles désormais.

MERCURION. – Baisse tes hardes. Voilà. Allez... (*Imitant le son d'un filet d'eau.*) Psssssss...

Entrent Hermance, Rosalinde et Geoffroy qui mènent un cochon à la boucherie, un cochon vivant s'entend.

ROSALINDE, *poussant et retenant tout à la fois le porc avec Geoffroy*. – Ah, ce qu'il peut remuer, ce bougre-là, pis qu'un damné dans les chaudrons de l'enfer !

GEOFFROY, *avec certaine commisération*. – Il sent, je te dis, il sent ce qui va lui arriver...

HERMANCE. – Qu'il le sente ou pas, il y passe. Allez, poussez, poussez-le !

ROSALINDE. – Poussez-le, tu en as de bonnes, il est fort comme un ours, à force de l'engraisser...

GEOFFROY, à *Hermance*. – Eh bien, tire-le par les oreilles, toi. Mais vas-y doucement, hein ? Pauvre caïon ⁽¹¹⁾, ses petites oreilles soyeuses...

HERMANCE, *attrapant le cochon par les oreilles et tirant*. – Ho hisse ! Allez, bourricot, allez ! Poussez, par saint Antoine !

ROSALINDE, *tout en poussant de toutes ses forces au cul de la bête*. – Ah, il ne bouge point d'un pouce, c'est une vraie cathédrale...

GEOFFROY, *idem*. – À sa place, je ferais pareil... On aurait dû lui parler plus gentiment...

HERMANCE, *tirant de toutes ses forces*. – Plus gentiment ? Et lui chanter des berceuses aussi ? C'est un porc !

ROSALINDE. – Oui, mais un porc bien décidé à ne point se laisser tuer...

GEOFFROY, *au porc*. – Écoute, mon petit caïon, écoute, écoute-moi... C'est pour ton bien... Je te jure que c'est pour ton bien...

HERMANCE, à *Geoffroy*. – Qu'est-ce que tu racontes, molcaboche que tu es ? C'est un cochon, point un idiot ! Tu lui fais encore plus peur, tais-toi !

ROSALINDE. – Une berceuse, vite, une berceuse, je ne le tiens plus !

GEOFFROY. –

♪ Ils étaient trois petits enfants

♪ Qui s'en allaient...

HERMANCE. – Tu crois vraiment que c'est la berceuse à lui chanter, espèce de corniflard à la graisse de... ? Ah !

Le porc leur échappe.

11. – Provençal, cochon.

ROSALINDE. – Je lâche !

GEOFFROY. – Il m'échappe !

HERMANCE, *emportée par le cochon qui s'enfuit*. – Ah ! Au secours ! À moi !
Au porc ! À l'assassin !

Le porc affolé, entraînant Hermance qui appelle à l'aide, parcourt la place en tout sens.

ROSALINDE. – Hermance ! Hermance !

GEOFFROY. – Mon pauvre petit caïon ! (*À Hermance.*) Fais attention à ses oreilles !

Paul, qui œuvrait dans l'auberge, en sort, alerté par les cris et intercepte l'animal et sa passagère en assénant au premier un coup de poing sur son crâne.

HERMANCE, *à Geoffroy et Rosalinde*. – Aidez-moi à me relever, boutrechoux de malheur ! (*À Paul.*) Merci, Paul. Ah...

Paul porte le cochon jusque chez le boucher, dans l'atelier duquel s'engouffrent Hermance, Rosalinde et Geoffroy. Après quelques grognements et couinements pathétiques, retentit un grand coup que suit un gargouillis d'agonie.

GEOFFROY, *en coulisses*. – Ah, mon caïon ! Ah, mon caïon, mon caïon !

Et cependant qu'à l'étal, on commencera de disposer les morceaux du caïon, Bastian s'éveille, baille, s'étire, se gratte et puis se lève et se rend sur la place au devant de l'auberge. Michelle, qui s'active, lui donne un bol de soupe.

MICHELLE. – Eh bien, par saint Onuphre, c'étions un bon gros dodo qu'il avions fait, le petit monsieur ! Deux bains à la Sainte-Bertille, je pensions bien que c'étions fatiguant. Ah, mais moi, j'étions comme vous, moi, ne savions rien de mieux que de dormir. Mon père voulions que je me marions, mais moi, je préférions mille fois mon oreiller qu'un gros mari qui ronflions et autres bruits

du ventre. Pouah, pouah, pouah, non, non, non, mon père, ça n'étions point pour moi, je lui avions dit, mon oreiller et puis c'étions tout. Il avions beau me rosser puis m'injurier de cruche et de cloche, rien à faire, moi, mon oreiller et c'étions tout. Il n'étions plus là maintenant qu'il étions mort, et paix à son âme, mais...

Le glas sonne ⁽¹²⁾ et la scène est traversée par le cortège de quatre hommes portant le linceul de Pezou que précèdent le curé et quelques enfants de chœur. Les gens se découvrent au passage et certains, graves, entreprennent de le suivre. Quand le cortège est sur le point de sortir, surgit Peyrat, pressé, portant la tête de Pezou enveloppée dans un drap.

PEYRAT, *au cortège*. – Ahé, ahé, oh la, attendez ! Vous oubliez ceci !

Peyrat sort en tâchant de rattraper le cortège.

MICHELLE. – Ah, eh bien, voilà ce pauvre monsieur Pezou... (*Elle se signe et marmonne un embryon de prière.*) C'étions drôlement point de chance quand même de se faire manger par le loup à la Saint-Narcisse. Mais enfin, il avions tout le temps de dormir maintenant.

Michelle baille. Bastian réalise que c'est Pezou qu'on part enterrer et se précipite à la suite du cercueil en ajustant sa tenue à la hâte. Michelle hausse les épaules et rentre dans l'auberge. Entrent trois petites gardiennes d'oies, Pétrille, Titoune et Lalère, qui viennent d'assister au passage du cortège et sont fort philosophes.

PÉTRILLE, *à Titoune, que le passage du cortège a émue aux larmes*. – Eh bien, quoi, Titoune ? Qu'est-ce que tu as ?

TITOUNE. – C'est le mort, là. Ça me fait penser à mon frère.

PÉTRILLE. – Bah, ton frère, ton frère... Dis-toi que ton frère, ce n'est point pareil.

TITOUNE. – Ce n'est point pareil ?

12. – Mort d'un homme : trois coups de grosse cloche, puis un coup de petite cloche, lents et séparés.

PÉTRILLE. – Les petits et les grands, ce n'est point pareil.

TITOUNE. – Et pourquoi ?

PÉTRILLE. – Les petits, il y en a moins et les grands, il y en a plus. Voilà pourquoi.

TITOUNE. – Et ça fait quoi ?

PÉTRILLE. – Ça fait plus de chagrin et c'est normal parce qu'il y en a plus.

TITOUNE. – Comment ça ?

PÉTRILLE. – Ils sont plus grands, il y en a plus. Il y en a plus à mourir. Ton frère, c'est comme le mien, il était tout petit, il ne marchait point, il ne parlait point, il était toujours à la tétée. Le mien, le jour d'après qu'il était là, c'était fini. Un petit tas au cimetière, un petit trou dans la tête et puis c'est tout.

TITOUNE. – Hmm. Oui, peut-être. Mais moi, ma mère, elle pleure, elle pleure tout le temps, elle n'arrête point de pleurer. C'est peut-être un petit trou, mais ça lui fait un gros chagrin.

PÉTRILLE. – Ça lui passera.

TITOUNE. – Et puis elle a mal aux seins toute la journée. Elle a trop de lait, ça lui fait mal, elle pleure.

PÉTRILLE. – Pour les seins, je ne saurai savoir, je n'en ai point, mais je peux te dire aussi que les petits, ils vont tout de suite au paradis. C'est ça qu'il faut se dire, les petits, ils vont au paradis. Les grands, c'est beaucoup plus compliqué.

TITOUNE. – Pourquoi c'est plus compliqué ?

PÉTRILLE. – Parce que les grands, ils parlent.

TITOUNE. – Et alors ?

PÉTRILLE. – Eh bien, comme ils parlent, ils mentent.

TITOUNE. – Je parle, moi, et je ne mens point.

PÉTRILLE. – Tu ne mens peut-être point, mais tu verras. Plus tu es grand, plus tu parles, plus tu parles, plus tu mens, plus tu mens, plus tu vas en enfer. Et là, pour les parents, là, ça fait du chagrin. Ça n'est point vrai, Lalère ?

LALÈRE. – Quoi ?

PÉTRILLE. – Ta sœur...

LALÈRE. – Quoi, ma sœur ?

PÉTRILLE. – Elle mentait, ta sœur ?

LALÈRE. – Il sortait plus de fiente que de mots de sa bouche.

PÉTRILLE. – Et elle est où, maintenant, ta sœur ?

LALÈRE. – Au diable.

PÉTRILLE, à *Titoune*. – Tu vois ?

TITOUNE. – Oui, mais quand on ment, les parents, ils vont voir le curé et ils payent pour la messe et après, on est racheté.

PÉTRILLE. – Ils payent, ils payent ! Encore faut-il avoir les sous pour payer. Et plus c'est des gros mensonges, plus il faut des gros sous. Ça n'est point vrai, Lalère ?

LALÈRE. – Quoi ?

PÉTRILLE. – Ta sœur...

LALÈRE. – Quoi, ma sœur ?

PÉTRILLE. – Tes parents, ils ont payé le curé pour lui racheter son âme ?

LALÈRE. – Rien du tout. Elle est aux enfers, ma sœur. Et c'est bien fait pour elle, elle n'avait qu'à point aller jouer sur la glace de l'étang, que c'était interdit, et elle n'avait qu'à point dire que c'était moi qui l'avais bouloité, le pot de miel, que le cul m'en cuit encore.

PÉTRILLE, à *Titoune*. – Tu vois ? Non, non, je te le dis, vaut mieux mourir petit.

TITOUNE. – Mais moi, je ne veux point mourir, je ne veux point aller aux enfers, je ne veux point faire du chagrin à ma maman.

PÉTRILLE. – Allez, arrête de chougnier comme un poupard. Et d'ailleurs, tu n'es plus un poupard puisque tu n'es plus à la tétée !

TITOUNE. – Eh bien, non, ça fait longtemps ! Et alors ?

PÉTRILLE. – Eh bien, si tu meurs, ta mère, elle n'aura point mal aux seins. C'est déjà ça.

TITOUNE. – Tu crois ?

PÉTRILLE. – Sûr, ma Titoune ! Ça n'est point vrai, Lalère ?

LALÈRE. – Quoi ?

PÉTRILLE. – Ta sœur...

LALÈRE. – Quoi, ma sœur ?

PÉTRILLE. – Ta mère, elle n'a point eu de douleur dans les mamelles quand elle est morte, ta sœur ?

LALÈRE. – Rien du tout. (*Montrant son ventre.*) Mais ça lui a fait comme un grand coup de poing, là, au milieu. Elle s'est pliée en deux, elle est tombée par terre, il a fallu mon père et mes deux oncles pour la remettre sur pieds.

PÉTRILLE, à Titoune. – Ah, tu vois ?

Pauline sort de l'auberge, ombrageuse, suivie de Suzanne.

PAULINE, aux fillettes. – Ah, voilà les oies. Ce n'est point trop tôt. Bon, elles sont belles, bien grasses. Menez-les à Michelle aux fourneaux. (*Les fillettes entrent dans l'auberge avec les oies. Tout en dressant un couvert sur une table extérieure pour le midi, à Suzanne.*) Et toi, pas un mot.

SUZANNE, qui l'aide. – Comment ?

PAULINE. – Tais-toi.

SUZANNE. – Mais...

PAULINE. – Ni mais, ni mot, tais-toi.

SUZANNE. – Ma cousine, je...

PAULINE. – Motus. Je les sens, tes regards en coin depuis ce matin, je les vois, tes petits sourires entendus. Motus. Une femme de mon âge et de ma condition a sa pudeur. Il ferait beau voir que j'eusse à fournir des explications et des détails à ma petite cousine qui a la moitié de mon âge, que je ne connais qu'à peine et du nez de laquelle il goutte encore du lait quand on le presse.

SUZANNE. – Du lait, du lait...

PAULINE. – La façon que j'ai de dormir ne regarde que moi. Avec un oreiller ou bien un traversin, assise ou bien couchée, les oreilles sous le bonnet ou bien dessus, sur le dos ou sur le ventre, c'est mon affaire. Une femme de mon âge a sa pudeur. Motus. Sa pudeur et ses besoins. On peut être veuve et vigoureuse. Et l'on peut vouloir satisfaire à sa nature sans contrevenir aux ordres du ciel et surtout sans encourir la curiosité déplacée de sa petite cousine. Car on sait où cela mène, la curiosité, ma cousine. Aux ragots. Aux ragots de tout genre qui sont aux âmes rabougries ce que les chancres sont à la peau des pouacres⁽¹³⁾. Alors, si par aventure un voyageur, et même un capitaine, a le bon goût d'être du mien et de posséder ce qui convient à ma nature sans inquiéter ma pudeur, je te prie de croire, ma petite Suzanne, que je n'en rends compte à personne d'autre qu'à moi-même. Et quelques fois à mon confesseur. Mais c'est tout. À personne d'autre. Alors tu t'aviseras de respecter cela, car je n'ai aucune envie, mais alors aucune, aucune, qu'il se murmure à tout vent et sous tous les toits comme il a les mains... (*Elle soupire.*) Et les bras... (*Idem.*) Ou les lèvres... (*Idem.*) Ah, voilà ce que tu me fais dire avec ta damnée curiosité, canaille, sorcière, détrousseuse de langue ! Va-t-en ! Va-t-en ! Va-t-en porter à manger à Horace et Marcel ! Hors de ma vue, file ! Fi, fi, allez, allez ! (*Suzanne s'empare d'un panier et part le porter à Horace et Marcel. À propos de Michelle.*) Et où est-elle, cette espèce de cruche de cloche de bonne à rien de fainéante et tire-au-flanc ? Michelle ! Michelle ! Eh bien alors, qu'est-ce que tu fiches ?

13. – *Pouacre* : personne très sale.

MICHELLE, *apparaissant une oie à la main.* – Je tordions le cou des oies, par sainte Macrine !

PAULINE. – Et combien de temps te faut-il pour tuer une oie ? Donne-moi ça ! (*Crac.*) Voilà. C'est n'est quand même point si difficile !

MICHELLE. – Ah, vous avions l'humeur d'une drôle de couleur ce matin, par saint Prosper ! Je ne saurions pas ce que tout le monde savions, je penserions que vous aurions passé une mauvaise nuit.

PAULINE, *entrant dans l'auberge, coléreuse.* – Ah ! Où sont les deux autres oies, que je me calme ?

MICHELLE, *entrant à sa suite.* – Hé, n'allions point les égorger quand mêmes, ces malheureuses !

Bruits d'oies maltraitées cependant que, du côté de la porte, Suzanne donne leur déjeuner aux deux gardes.

SUZANNE. – Alors, où en sont-ils ?

HORACE. – Ils ont passé la Borne Blanche, ils s'en vont vers le Grand Gouffre. Les chiens sont sur la piste, ils halètent, ils tirent sur leur longe. Ah, les voilà qui forment deux groupes. Oui, c'est cela. Un premier groupe, avec ce parpaillot de capitaine à sa tête, je le devine au bruit des sabots de son cheval, longe la crête vers la Cabotière, et le second, le second s'embusque dans les taillis du Coret. Oui, oui, c'est cela. Ils vont lâcher les chiens dans la gorge et la bête n'aura pas d'autre choix que de fuir vers les Artillons. La manœuvre est jolie, ce loup devrait s'y laisser prendre.

SUZANNE. – À la bonne heure ! Qu'ils le tue, cela nous fera du répit.

MARCEL. – Tu l'as dit, Suzanne, tu l'as dit. Si c'est un loup...

HORACE, *agacé.* – Ah !

SUZANNE. – Si c'est un loup.

HORACE, *idem.* – Ah !

SUZANNE. – Vous sonnerez la cloche quand ils seront en vue ?

HORACE. – Pour sûr.

MARCEL. – S'ils ressortent jamais de ces bois...

HORACE, *idem.* – Ah !

Suzanne rit et s'éloigne. Entre Désirée, qui vient à la rencontre de Suzanne.

SUZANNE. – Ahé, vous voilà, mademoiselle. La messe est dite ? Les funérailles sont faites ?

DÉSIRÉE. – Et bien faites. À en croire le curé, c'est mieux qu'un saint qui s'en est allé, c'est un chérubin. Que dis-je, un chérubin ?

SUZANNE. – Un séraphin ?

DÉSIRÉE. – Un séraphin.

SUZANNE. – Trois paires d'ailes ?

DÉSIRÉE. – Pas moins.

SUZANNE. – Sans doute n'en fallait-il pas moins pour transporter l'opulent monsieur Pezou jusques aux cieux. Une paire seulement, et son âme ne se fût point élevée plus haut que des fesses au sommet d'un tabouret. Deux ne l'eussent portée qu'à la lisière du firmament avant de rompre sous le poids. Trois, donc, c'est bien ce qu'il fallait.

DÉSIRÉE. – Et pour fêter l'ascension, ses amis s'en vont à l'auberge pour boire à sa mémoire.

SUZANNE. – Alors, j'ai du travail.

DÉSIRÉE. – Attends, attends...

SUZANNE. – Ah, ne me mettez pas en retard, Pauline a l'humeur en vinaigrette ce matin.

DÉSIRÉE. – Derrière moi...

SUZANNE. – Quoi donc ?

DÉSIRÉE. – Il me suit encore ?

SUZANNE, *regardant franchement derrière Désirée.* – Qui donc ?

DÉSIRÉE. – Mais ne monte pas la tête pas comme ça, il va te voir le voir !

SUZANNE. – Mais qui donc ?

DÉSIRÉE. – Mais le valet du capitaine !

SUZANNE, *scrutant sans voir personne.* – Le valet du capitaine ? Ah, eh bien, euh, non.

Désirée fait tourner Suzanne pour se cacher derrière elle et regarder par dessus son épaule.

DÉSIRÉE. – Ça alors, où est-il passé ? Il était à l'église ce matin, juste dans mon dos, et il ne m'a pas lâchée d'une semelle depuis. (*Bastian entre avec des allures d'espion.*) Ah !

Désirée fait tourner Suzanne dans l'autre sens.

SUZANNE. – Ah oui, oui, oui, c'est lui, il est là. Il se cache... Derrière son bras.

DÉSIRÉE. – Derrière son bras ?

Désirée fait tourner Suzanne. Bastian, qui observait en se masquant le bas du visage de son avant-bras, surpris, se retourne complètement. Désirée fait tourner Suzanne.

SUZANNE. – Et à présent, derrière son dos.

DÉSIRÉE. – Il me suit comme mon ombre. Que me veut-il ?

SUZANNE, *du ton que c'est une évidence.* – Mademoiselle !

DÉSIRÉE. – Quoi ?

SUZANNE. – Allons !

DÉSIRÉE, *comprenant.* – Mais non !

SUZANNE. – Mais si. Pour quel autre motif?

DÉSIRÉE. – Ils sont donc tous semblables?

SUZANNE. – Au poids de l'âme près, ce sont tous des chiens. Et maintenant, j'y vais.

DÉSIRÉE. – Non, non, attends, attends! Comment lui échapperai-je? Car il va m'aborder, je sens qu'il va m'aborder.

Désirée fait tourner Suzanne pour surveiller Bastian.

SUZANNE. – Vous n'aurez qu'à lui dire que vous avez vos menstrues.

DÉSIRÉE. – Hein? Non!

DÉSIRÉE. – C'est pourtant fort efficace.

DÉSIRÉE. – Jamais.

SUZANNE. – La colique, alors.

DÉSIRÉE. – Suzanne, sois sérieuse, s'il te plaît. Aide-moi!

SUZANNE. – Tenez.

DÉSIRÉE. – Qu'est-ce?

SUZANNE. – Du piment. Moulu. À lui souffler dans les yeux s'il s'approche de trop près. Sur ce, adieu, je cours servir le boire aux affligés.

DÉSIRÉE. – Suzanne, non! Non, non... Ah...

SUZANNE, *sortant, en passant, à Bastian.* – Monsieur.

Désirée et Bastian demeurent donc seuls. Bastian entreprend de s'approcher tout en ayant l'air de rien et Désirée rumine les conseils de Suzanne. Enfin, Bastian, s'adresse à Désirée avec ses mines de conspirateur.

BASTIAN. – Mademoiselle, je vous prie d'accepter mes hommages et vous supplie de pardonner l'audace qui me fait vous aborder de la sorte... (*Désirée*

lui souffle le piment dans les yeux et s'écarte.) De... De... Ah, mais quoi ? Mais qu'est-ce ? Ah ! Ah ! Au secours ! Au secours ! Mes yeux ! Mes yeux !

DÉSIRÉE, *s'arrêtant*. – C'est assez déchirant... Mais il n'avait qu'à point me suivre !

Désirée fait un pas.

BASTIAN. – Ah, je souffre, je brûle ! À l'aide ! Au secours !

DÉSIRÉE, *s'arrêtant*. – Ses plaintes sont si perçantes... Il n'a que ce qu'il mérite !

Désirée fait un pas.

BASTIAN. – Qu'ai-je donc commis que l'on me jette à la face tout le feu des enfers ? Ah !

DÉSIRÉE, *s'arrêtant, indécise*. – Et cependant, si j'avais soufflé avec trop de hâte ?

BASTIAN. – Ahé, seigneur, je te le jure, si je recouvre la vue un jour, je ne porterai jamais plus mes regards que sur ce qu'il y a de plus pur !

DÉSIRÉE, *faisant un pas en direction de Bastian*. – Voulait-il seulement attenter à ma pudeur ?

BASTIAN. – L'immensité du ciel, seigneur, et la beauté des fleurs seront leur seule pâture, je te le jure !

DÉSIRÉE, *idem*. – Sa voix a des accents sincères...

BASTIAN, *joignant les mains*. – Prends pitié du pauvre aveugle... Délivre-le de son mal...

DÉSIRÉE, *maintenant proche de Bastian*. – Et puis il est bien jeune encore...

BASTIAN. – Cette jeune beauté se sera méprise sur mes intentions...

DÉSIRÉE, *touchée*. – Une jeune beauté ? Moi ? Eh bien, je...

BASTIAN. – L'innocente m'aura prêté je ne sais quel abject dessein...

DÉSIRÉE, *idem.* – Une jeune beauté innocente ?

BASTIAN. – Quand tout ce que je voulais, c'était...

DÉSIRÉE, *directement à Bastian.* – C'était ?

BASTIAN, *sans entendre Désirée.* – C'était lui demander... Ah, seigneur, seigneur, mes yeux, mes yeux !

DÉSIRÉE, *idem.* – Oubliez un peu vos yeux. Que vouliez-vous lui demander, à cette jeune beauté ?

BASTIAN. – Ah, je souffre, je souffre...

DÉSIRÉE. – Oui, bon, d'accord, vous souffrez, nous l'avons bien compris, mais lui demander quoi, hein, à l'innocente ?

BASTIAN, *ayant entendu Désirée.* – Hein ? On me parle ? On me parle ?

DÉSIRÉE. – Eh bien oui, on vous parle. Vous êtes aveugle et non point sourd que je sache. Alors, lui demander quoi ?

BASTIAN. – Hein ? Qui est là ?

DÉSIRÉE. – « Qui est là ? Qui est là ? » Eh bien, c'est moi !

BASTIAN. – Qui donc ?

DÉSIRÉE. – Vous êtes un peu vexant, vous. Moi !

BASTIAN. – Qui ?

DÉSIRÉE. – Mais la jeune beauté, espèce de corniaud !

BASTIAN. – Hein ? Ah non ! Au secours ! Pas elle ! Pas vous ! Au secours !

Bastian se relève et entreprend de fuir à l'aveugle.

DÉSIRÉE. – Eh bien alors, quelle mouche le pique ? Arrêtez, sombre idiot, vous allez vous faire mal ! (*Bastian sort en se cognant de droite et de gauche.*) Non, mais quel sot animal. (*Désirée part à sa suite.*) Revenez, revenez, vous ne m'avez point demandé ce que vous vouliez me demander !

Entre Badassin, prêt à tenir son rôle de faux lépreux. Il s'échine à ajuster sur son dos une cape et n'y parvient pas, encombré par le bras putréfié de cadavre qui lui pend contre le flanc. Par ailleurs, il arbore un de ces chapeaux à larges bords dont s'affublaient les pèlerins.

BADASSIN, pour lui-même, essayant sans succès d'endosser la cape. – Ah, cornes au cul de bouc en rut, vas-tu tenir en place, carogne de manteau ? Ah ! Et par tous les démons, la peste de ce bras ! À vous soulever le cœur d'un porc ! Dieu merci que je n'ai rien dans l'estomac depuis deux jours, je m'en voudrais d'avoir à rendre. (*Il s'échine, sans résultat.*) Ah ! Mon maître, c'est écrit, le diable vous réserve une place de choix en son domaine. Vous croupirez au plus profond de ses latrines et les damnés vous verseront sur la figure le jus de leurs foirades ! (*Idem.*) Ah ! Et tout cela, cette misère, cette mascarade infâme, pourquoi ? Pour tirer deux sols ou trois des bourses d'imbéciles qui croient se sauver de la lèpre en s'abreuvant de charabia et de ma pisse assaisonnée de plomb. (*Idem.*) Ah ! Ah, mon maître, sitôt que j'aurai trouvé moyen de ne plus crever misère, je témoignerai contre vous et vous ferai jeter aux oubliettes...

Entre Bastian, toujours aveuglé et courant. Il percute Badassin, provoquant un embrouillamini tel que lorsque les deux se séparent, Bastian porte et la cape et le chapeau de Badassin.

Entre Désirée, toujours à la poursuite de Bastian.

DÉSIRÉE. – Le vierge m'est témoin, ce freluquet est un goujat ! Me servir de la « jeune beauté » et de l'« innocente » à tour de bras et tout soudain me fuir comme si j'agissais une crécelle ! Ah, je lui dirai le bois dont je me chauffe ! (*Avisant l'endroit où sont sortis Bastian et Badassin.*) Là !

Désirée sort. Entre Mercurion revêtu d'un grand manteau de mage. Il se juche sur quelque estrade de fortune et dispose à sa portée une sélection de fioles pleine d'élixir jaunâtre. Au fur et à mesure qu'il débitera son charabia, il viendra une troupe de curieux qui l'entourera.

MERCURION, bas. – J'espère que ce maigre bout de cervelle avariée aura compris son rôle... En attendant, « exordium ab admirantis affectu... » C'est au royaume de France et dans le pays de Champagne que la très

pieuse Hélène, Ite Žan Zela, reine d'Éthiopie fille de Saba, sainte entre les saintes, surpassant en beauté l'émeraude et le diamant, m'a voulu voir porter secours aux affligés après treize années à sa cour, treize années que je passais à parfaire l'art astrologique, nécromantique et médical auprès des mages à l'insondable sapience, Zoborostohar, Polyesthene-le-Vieux. « Suis l'étoile », me dit-elle, « Suis l'étoile que dieu lance pour toi à travers le ciel et, où qu'elle te mène, partout où tu seras, fais bon usage des secrets immémoriaux de mon peuple. Chasse les maux qui effritent les os, nécrosent les extrémités, brûlent les épigastres, étouffent les poumons et enserrant les cœurs. » Ainsi me commandait Ite Žan Zela, reine d'Éthiopie fille de Saba, amen. (*Brandissant un flacon d'urine de Badassin.*) Une larme, une larme seulement, de cet élixir et les affres les plus pernicieuses refluent et s'évanouissent, « versus centrum et in medio, gradatim, paulatim et pedetentim » ! Qui parmi vous jamais ne souffre et ne s'afflige ? Vous ? Blanc d'œil vitreux, haleine lourde et langue épaisse... « Peritonæum disruptis. » (*À un autre.*) Vous ? Paupières tombantes, cheveu rare, fermentation intestinale... « Ventriculi colligatur orificium. » (*À un enfant.*) Et vous ? Crâne boursoufflé et courtes jambes... « Corpus glandulosum. » Cela, tout cela, l'élixir aurifère le guérira en un instant. Un instant, en un clignement d'yeux... Qui ? Qui veut recouvrer ses forces ? Y a-t-il un lépreux ? (*Un temps. Bas, pour lui-même.*) Mais où est donc ce seau de fiente ? (*Haut, très fort.*) Approche-toi, pauvre malade ! Viens guérir tes plaies, viens, viens vite...

Entre Bastian, aveuglé encore et empêtré dans la cape et sous le chapeau de Badassin. Il se dirige droit vers Mercurion sans le voir.

BASTIAN. – De l'élixir ? De l'élixir ? Je vous en conjure, aspergez-m'en la face pour éteindre l'incendie qui ravage ma vue ! (*S'étant aspergé les yeux d'« élixir » et éprouvant les effets dudit, s'agitant en tous sens.*) Ah... Ah... Ah... Ah, douleur ! Ah, affreuse douleur, ah, douleur non encore éprouvée !

BADASSIN. – Goret de voleur, je m'en vais te rompre aussi bien que sur la roue. Tiens-toi tranquille, coquin, maraud !

BASTIAN, sourd aux injonctions de Badassin et trouvant par hasard le chemin de la sortie. – Ah, à moi, pitié, de l'eau, de l'eau !

BADASSIN, à *Mercurion*. – Vite, mon maître, il fuit ! Ne le laissons pas nous voler la fiole !

MERCURION, *poursuivant Badassin et sortant à sa suite*. – Viens donc ici que je te rosse ! Je t'anatomiserai ! Je te ferai rentrer dans le fondement tout ce qu'il en est sorti depuis dix ans ! Où étais-tu ?

Entre Désirée.

DÉSIRÉE. – Mais que vois-je ? On s'en prend à mon aveugle ? Quelle honte ! Je ne laisserai pas commettre crime semblable ! (*Elle court à la suite des trois autres.*) Halte, marouffles ! Halte, halte ! Coquins, scélérats !

Désirée sort. Entrent Roubay, Peyrat et Barigue.

ROUBAY. – Ah, oui, vraiment, mon père, vraiment...

PEYRAT. – Une homélie...

ROUBAY. – Magnifique. Vraiment.

PEYRAT. – Splendide.

ROUBAY. – Surtout pendant sa deuxième heure.

PEYRAT. – Ah oui, oui, ah la oui... Vraiment. En tout point éprouvante.

BARIGUE, à *Peyrat*. – Je vous demande pardon, mon fils ?

PEYRAT. – Comment ?

BARIGUE. – Il me semble que l'épreuve en ce jour échoit à la malheureuse épouse du défunt, sa veuve désormais.

PEYRAT. – Hein ? Ah oui ! Émouvante, voulais-je dire, bien sûr, émouvante. C'est le chagrin qui m'éprouve, comme cette pauvre madame Pezou.

BARIGUE. – Nous prierons pour elle.

PEYRAT. – Oui, oui, naturellement, bien entendu, cela va de soi...

ROUBAY, à *Horace et Marcel*. – Ahé ! Et alors, des nouvelles ?

Marcel fait un signe à Horace, qui refait le cirque de tantôt.

HORACE, *jouant de l'oreille et de la narine.* – À la grande clameur des chiens, et à l'odeur sous le vent, odeur de rage et de grand' peur, je puis vous dire que la bête a été levée et qu'elle est acculée non loin des fossés du mont Hurlet. Les hommes marchent sur elle et, à moins que Satan ne s'en mêle, pardon, mon père, elle n'en réchappera pas.

ROUBAY. – À la bonne heure !

BARIGUE. – Ainsi soit-il.

ROUBAY. – Nous sommes bientôt débarrassés de cette engeance.

BARIGUE. – Dieu vous entende.

ROUBAY. – Bien sûr, oui, bien sûr, bien sûr...

Tous trois sortent. Entrent Savarin, Amédée, Caribert, Hugonette, Opportune et Marguerite.

OPPORTUNE, *menant la troupe des chasseurs et montrant Marguerite.* – Là ! Le loup ! Le voilà ! Tue, tue la bête immonde !

SAVARIN, AMÉDÉE & HUGONETTE. – Tue ! Tue !

OPPORTUNE. – Crevons-lui sa vilaine panse !

SAVARIN. – Arrachons-lui la peau !

AMÉDÉE. – Coupons-lui les pattes !

HUGONETTE. – Brûlons-lui les moustaches !

CARIBERT. – Il ne faut point faire de mal à Marguerite.

OPPORTUNE. – Mais enfin, Caribert, ce n'est point Marguerite, on te l'a déjà dit, c'est le loup, tu le vois bien, que c'est le loup, non ? Hein ? Allez, on joue ! Harlou ! Harlou ! Tue, tue !

CARIBERT. – Ce n'est point le loup, puisque c'est Marguerite.

Opportune soupire.

SAVARIN. – C'est vrai que, comme loup, Marguerite...

AMÉDÉE. – On a un peu du mal...

HUGONETTE. – Elle ne fait point tellement peur...

CARIBERT. – Il ne faut point faire de mal à Marguerite.

OPPORTUNE, *soupirant*. – Mais c'est un jeu, on t'a dit. On a dit, le loup c'est Marguerite, alors Marguerite, c'est le loup. Tue ! Tue !

CARIBERT. – Il ne faut point faire mal à Marguerite. Marguerite n'est point un loup.

SAVARIN. – C'est vrai que pour un loup... Comment dire ? Elle manque de... De...

AMÉDÉE. – De poils ?

HUGONETTE. – De griffes ?

CARIBERT. – Marguerite, elle n'a point de poils ou de griffes.

SAVARIN. – Peut-être en lui mettant des peaux de chat sur la tête...

AMÉDÉE. – Oui. Ou une cagoule avec des crocs...

HUGONETTE. – Ou des bouts de bois au bout des mains...

CARIBERT. – Marguerite, ce n'est point un arbre.

OPPORTUNE. – Ah ! (*À Marguerite.*) Bon, Marguerite, il faut que tu y mettes un peu du tien. Tu es un loup, tu es féroce, tu manges des brebis, des agneaux, des enfants. Montre les dents, grogne, rugis. Tu es une bête sauvage, tu es affreuse, tu es hideuse, tu es monstrueuse !

CARIBERT. – Marguerite, elle est belle, Marguerite, elle est gentille.

OPPORTUNE, *ayant soupiré*. – Tue ! Tue !

Opportune, Savarin, Amédée et Hugonette se mettent en position de chasseurs.

MARGUERITE, *trop mignonne pour être convaincante*. – Grrr ! Grrr !

SAVARIN, *peu convaincu*. – Hmm...

AMÉDÉE, *idem*. – Oui...

HUGONETTE, *idem*. – Moui...

MARGUERITE, *redoublant d'efforts*. – Grrr ! Grrr ! Ah, je vais vous manger tout crus ! Je vais tous vous dévorer ! Grrr ! Grrr !

SAVARIN. – Oui, hmm, je n'aurais pas fait ça comme ça...

AMÉDÉE. – Oui, non, moi non plus...

HUGONETTE. – Oui, non, hmm, non, non...

MARGUERITE, *idem*. – Grrr ! Grrr ! Je croquerai vos grands-mères et vos papas et vos mamans et puis vos poules et vos lapins ! Grrr ! Grrr !

SAVARIN. – Ah...

AMÉDÉE. – Bon...

HUGONETTE. – On n'a qu'à jouer à autre chose...

Caribert embrasse Marguerite sur la joue.

OPPORTUNE, *dépitée*. – Ah ! (*Paul, qui a assisté à la scène de loin, endosse le rôle du loup. Il gronde si fort que les enfants sursautent. Paul est très convaincant, lui, dans la peau de la bête sauvage. Les enfants, entre excitation et appréhension, se mettent en position de chasseurs, cependant que Paul se met en position d'attaque. Un peu moins assurée.*) Harlou, harlou, voilà la bête... Tue... Tue...

SAVARIN. – Nous sommes les grands louvetiers du roi...

AMÉDÉE. – Nous n'avons peur de rien...

HUGONETTE. – Nous sommes armés jusqu'aux dents...

OPPORTUNE. – Nous te percerons le cœur...

Paul se précipite tour à tour sur Savarin, Amédée, Hugonette et Opportune qu'il fait mine de dévorer sauvagement, les faisant fuir dans des cris et des rires. Enfin, il se tourne menaçant vers Caribert et Marguerite, gronde terriblement et commence de s'avancer cruellement sur eux.

PAUL. – Je suis le loup !

MARGUERITE, *tendant les bras vers Paul.* – Et nous, on est les bébés loup.

Caribert imite Marguerite. Désarçonné, Paul se met à rire et joue un court moment à la louve et ses petits, puis ils sortent. Entre Bastian, aveuglé encore, cabossé d'importance, suivi de Désirée et bientôt de Mercurion et Badassin, respectivement armés de flacon et bras pourri.

BASTIAN, *se trouvant brutalement arrêté par quelque obstacle.* – Aïe ! Ah, ça y est, je suis mort !

DÉSIRÉE, *l'attrapant de justesse avant qu'il ne tombe.* – Ah, je vous tiens, mon joli ! Ça n'est guère courtois de délaisser ainsi le cœur innocent d'une jeune beauté à peine séduite. Que vous a donc enseigné votre maman ? Ah, mais vos yeux ! Ils ont la couleur du foie de lapin. C'est horrible ! Vite, mon bras, je vous mène à Suzanne.

Entre Badassin qui va pour assommer Bastian, suivi de Mercurion qui va pour estourbir Badassin. Sonne alors, tout proche, le cor de chasse triomphant, suivi de la cloche battue à toute volée. L'irruption de la troupe de chasseurs interrompt tout. Le loup tué est porté ventre en l'air sur une branche portée à l'épaule. Pendant que tout le monde se réjouit, que l'on exhibe la carcasse de la bête, que Mercurion et Badassin prennent leurs cliques et leurs claques, que Désirée mène Bastian à Suzanne et que Suzanne s'en va soigner les yeux de Bastian, la scène est changée en salon : chez le bourgmestre pour le souper.

SCÈNE 2

SÉVERAC, ROUBAY ET SON ÉPOUSE GILBERTE, TANCHOU, CROIZIER ET SON ÉPOUSE MARIE, TRÉDEAU ET SON ÉPOUSE CLOTILDE, BLANDINE, DES DOMESTIQUES, TAILLEVENT ET SES ASSISTANTS.

Pendant que les gens du bourg fêtent la mort du loup et célèbrent les chasseurs, Séverac entre chez Roubay qui l'attend pour le souper.

GILBERTE. – Ahé, monsieur, monsieur, monsieur ! Venez, venez. Monsieur de Séverac, notre sauveur, notre héros ! Si, j'insiste, un héros, un nouvel Héraclès. La bête est morte et c'est vous qui l'avez crevée. Notre cité chantera vos louanges jusqu'au jugement dernier. (*Présentant le capitaine à ceux des convives qui ne le connaissent pas.*) Vous connaissez déjà mon époux... Monsieur Trédeau, notre juge, et Clotilde, sa moitié. Les très honorables Jean Tanchou et Thomas Croizier, du regretté Pezou les meilleurs amis du monde, qui furent parisiens et sont désormais gens d'ici. Madame Croizier... Et voici madame Pezou, Blandine...

SÉVERAC, à Blandine. – Votre douleur, madame, m'impose le silence. Laissez-moi vous dire seulement ces mots de l'Ecclésiaste. « La fin des hommes est chez les morts, mais l'espoir demeure pour celles et ceux qui se lient aux vivants. » ⁽¹⁴⁾

GILBERTE. – Fort à propos ! L'Ecclésiaste n'ajoute-t-il pas... ? Euh... Ah...

TRÉDEAU. – « Je fais l'éloge de la joie, car il n'y a de bonheur pour l'homme que dans le manger et dans le boire et dans le plaisir qu'il y prend. » ⁽¹⁵⁾

GILBERTE. – Voilà ! Je l'avais sur le bout de la langue.

Elle frappe dans ses mains pour que l'on serve le souper.

CLOTILDE. – Allons, Blandine, vous boirez et mangerez et vous verrez comme votre peine s'en trouvera allégée.

14. – Ecc 9.3-4.

15. – Ecc 8.15.

Entre le cuisinier Taillevent, qu'escortent ses assistants portant des plats plus mirifiques et munificents les uns que les autres qu'ils empileront sur une table. Par ailleurs, des domestiques passent parmi les spectateurs pour leur proposer rafraîchissements et grignotis.

TAILLEVENT. – Adoncques, pour ouvrir de vos illustres personnes les voies de la friandise ⁽¹⁶⁾, voici, accommodés selon l'ordre antique et vénérable d'Apicius, d'abord quelques manières d'oiseaux...

LE CHŒUR GASTRONOMIQUE. –

♪ La géline en gelée,
♪ Et le chapon braisé,
♪ Annoncent le canard
♪ Tout enrobé de lard
♪ Que suivent coquelets,
♪ Bien gras et rondelets,
♪ Cependant que rôties
♪ Les oies vous sont servies
♪ Sur un lit de faisans
♪ Au beurre bienfaisant.
♪ Gardez la bouche ouverte,
♪ Demeurez en alerte,
♪ Car voici le meilleur,
♪ Des étangs la splendeur,
♪ Un cygne tout entier,
♪ Dûment reconstitué !
♪ Et quand l'appétit va,
♪ Va, tout va, tout va bien !
♪ Ah, quand l'appétit va,
♪ Va, tout va, tout va bien !

Taillevent et ses assistants se retirent.

16. – Au sens ancien de voracité.

BLANDINE, *à Roubay et Gilberte.* – Vous êtes des amis si bons... (*À Séverac.*)
Et je vous remercie, monsieur, du fond du cœur d'avoir tué cette bête qui m'a
pris mon époux.

GILBERTE, *à Séverac.* – Elle est bien morte, n'est-ce pas ?

SÉVERAC. – Autant qu'une créature peut l'être, madame.

MARIE, *à Séverac.* – On dit que ce loup était d'une taille et d'une masse
formidables...

CLOTILDE. – Et que c'était un solitaire, le chef d'une meute fantôme...

SÉVERAC, *à Clotilde.* – Il était seul en effet (*– à Marie –*) et de cet aspect
redoutable que le péril de leur vie donne aux bêtes sauvages.

BLANDINE. – Comment l'avez-vous tué ?

SÉVERAC. – Comme on tue les loups, et bien souvent les hommes. Épuisé
après longtemps de traque, acculé au pied d'une falaise, tremblant sur ses pattes,
abattu d'un coup de mousquet, percé par les piques.

GILBERTE. – Et vous lui avez troué le cœur ?

SÉVERAC. – Si fait, madame. De ma main.

MARIE. – Elle est donc bien morte, alors...

CLOTILDE, *à Séverac.* – Et c'est belle et bonne chose. Nous sommes vos
obligés pour toujours. Oserais-je ajouter que cette mise à mort nous attache
plus fermement encore à la couronne du roi et à sa cause ?

BLANDINE. – Oui, le roi, vive le roi ! Il nous faut de l'ordre. Tout va à vau-l'eau.

GILBERTE. – De l'ordre, c'est cela, oui, de l'ordre, c'est bien de l'ordre que
réclame la France. Les paysans grondent et geignent et se font menaçants,
et pour certains s'accoquinent à la soldatesque désœuvrée qui s'adonne au
brigandage.

MARIE. – Les chemins ne sont plus sûrs, les marchandises ne circulent qu'à
grand' peine et sont si souvent pillées que nos maigres revenus sont réduits

à néant. Le vin peut bien vieillir en tonneau, mais le blé, le bois, la chair ? Le blé se gâte, le bois pourrit, la chair est corrompue.

CLOTILDE. – Mon mari a beau condamner au gibet encore et encore et toujours davantage, au point que le bourreau se plaint de douleurs aux épaules, c'en sont chaque jour d'autres qui se font bandits. N'est-ce pas, Honoré ?

Trédeau, la bouche pleine, acquiesce silencieusement.

BLANDINE. – Et ne parlons pas de la dette du royaume, qui ne cesse d'enfler et que chacun devra payer. Les pauvres comme les autres.

GILBERTE. – Les pauvres surtout. Ne sont-ils pas les plus nombreux ? En bonne justice, l'équité voudra que chaque foyer verse une somme identique, la même pour tous, car il ne serait point juste que ceux qui possèdent et commercent et créent de la richesse vissent leur efforts entravés.

MARIE. – Pour les paresseux tous les jours sont des fêtes.

CLOTILDE. – De la justice et de l'ordre !

ROUBAY, à Séverac. – Mais vous ne buvez guère, capitaine...

Roubay frappe dans ses mains. Entrent Taillevent et ses assistants.

TAILLEVENT. – Douces ou saumâtres, plates ou salées, lacustres ou fluviales, les eaux du grand monde furent par la main du seigneur engorgées de merveilles aux succulences variées... Les voici venir fraîchement pêchées !

LE CHŒUR GASTRONOMIQUE. –

- ♪ L'élégante écrevisse
- ♪ Se marie aux épices,
- ♪ Safran, cumin, anis,
- ♪ Prélude aux délices :
- ♪ Ici le bar d'eau douce,
- ♪ La truite aux tendres pousses
- ♪ Et le brochet en mousse
- ♪ Pour vous régaler tous.
- ♪ Surtout ne lâchez rien !

♪ Tenez vos intestins !
 ♪ C'était menu fretin,
 ♪ Et voilà le festin :
 ♪ Saumon à l'escabèche,
 ♪ Dauphin paré de seiches,
 ♪ Baleine aux herbes fraîches !
 ♪ Et c'est tout pour la pêche.
 ♪ Et quand l'appétit va,
 ♪ Va, tout va, tout va bien !
 ♪ Ah, quand l'appétit va,
 ♪ Va, tout va, tout va bien !

Taillevent et ses assistants sortent.

TRÉDEAU, à Séverac. – Il est temps de mettre derrière nous toutes ces querelles qui déchirent le royaume depuis tant d'années. Nous prenons notre parti. Notre ville fera allégeance à la couronne et j'ai d'ores et déjà préparé la lettre qui nous engage.

ROUBAY. – Le roi sera content, je crois. Il aime notre vin, dit-on.

TRÉDEAU. – Et bien d'autres choses encore de chez nous dont il sera heureux de pouvoir jouir à sa convenance.

SÉVERAC, à Roubay. – Il est vrai que Henri en toute chose aime la fraîcheur. (À Trédeau.) Il attendait l'allégeance de votre cité comme un signe du ciel.

TANCHOU, à Séverac. – Me confirmerez-vous, capitaine, que le roi ne fait plus passer par le fil de l'épée les habitants des villes qui se soumettent après leur siège, que la vertu des femmes et de leurs filles se voit épargnée, que ses soldats ne peuvent plus piller ?

SÉVERAC. – C'est vrai.

TANCHOU. – C'est contre tous les usages.

CROIZIER, à Tanchou. – C'est assez de morts comme cela.

SÉVERAC. – C'est assez de morts, en effet, et si Henri, vous m'en pouvez croire, n'a point démerité en matière de carnage, il aspire désormais à consolider son règne par la douceur et la raison plutôt que par la vengeance et la terreur.

TRÉDEAU. – Ce sont des temps nouveaux. Un royaume rassemblé, une unité retrouvée, voilà ce à quoi nous aspirons, le roi tout comme nous. Nous allons oublier les fâcheries d'un autre âge et renouer les fils de la prospérité.

ROUBAY. – Si fait ! Quel besoin aurions-nous d'être chagrins ? Le passé appartient au passé, ce qui est fait est fait, c'en est assez de rabâcher nos vieilles bouderies. Demain sera meilleur qu'hier, c'est tout ce dont nous avons besoin.

TANCHOU, à Roubay et Trédeau. – Ah, croyez, messieurs, que ma voix se joint aux vôtres dans ce chœur d'espoir et de renouveau. J'ai trop d'intérêt à la paix pour chanter de côté et je me réjouis du temps qui vient. J'étais curieux, voilà tout.

CROIZIER, presque pour lui-même. – Oui, que vienne enfin le temps de l'oubli et qu'enfin tout s'arrête...

ROUBAY, à Séverac. – Décidément, monsieur, vous n'avez point d'appétit ! (*Frappant dans ses mains et appelant.*) La suite, la suite !

Taillevent et ses assistants entrent.

TAILLEVENT. – Passons à présent à l'acmé du souper, à sa gloire, à son clou, à son apothéose !

LE CHŒUR GASTRONOMIQUE. –

- ♪ La tendre chair d'agneau
- ♪ Est bonne cuite en rôti,
- ♪ Et celle du chevreau
- ♪ Nappée d'aigre sirop.
- ♪ Le porcelet en broche,
- ♪ Le poulain en brioche,
- ♪ Et là, dessous la cloche,
- ♪ D'un veau gras la caboche.
- ♪ Mais la pièce maîtresse,

♪ La pièce enchanteresse,
♪ Sommet du palmarès,
♪ Un cerf pris dans la graisse !
♪ Et quand l'appétit va,
♪ Va, tout va, tout va bien !
♪ Ah, quand l'appétit va,
♪ Va, tout va, tout va bien !

Taillevent et ses assistants sortent.

BLANDINE, *mangeant*. – L'Ecclésiaste ne s'était point trompé, il n'est point de chagrin qui résiste à un bon repas.

On entend revenir les fêtards, qui promènent la dépouille du loup dans les rues, en dansant et en chantant. Les bourgeois se penchent aux fenêtres.

GILBERTE. – Quel carnaval ! Et tout le monde danse !

MARIE. – Serait-ce un branle ?

CLOTILDE. – Ou bien une tarentelle ?

BLANDINE. – Je dirais une tresque...

GILBERTE. – Peut-être une moresque...

MARIE. – Qu'importe ! C'est entraînant !

CLOTILDE. – Tenez, j'en ai la bougeotte !

GILBERTE. – Et moi donc !

MARIE. – C'est trop fort !

BLANDINE. – À coup sûr, l'Ecclésiaste aura prononcé quelques paroles en faveur de la danse...

GILBERTE. – Oui-da, corbleu ! Que faisons-nous encore ici à nous morfondre ? Allons nous mêler au peuple et danser avec lui la mort de cette bête !

ROUBAY, à *Gilberte*. – D'autant, ma mie, que notre fille, cette péronnelle, est en train de tourner au bras de... De... De...

Roubay cherche à distinguer le partenaire de Désirée.

SÉVERAC, après avoir regardé par la fenêtre. – De mon valet, monsieur. Il tâtera du bâton, je vous l'assure. Cependant, votre fille ne craint rien. Je réponds de lui.

TRÉDEAU. – Hardi ! Courons à la ruelle, rions, crions, chantons, la mort est derrière nous !

TANCHOU, avisant la dépouille du loup qui passe et la désignant. – C'est vrai, la voici, tenez ! Oh oui, oui, dansons, dansons, dansons ! (*À Croizier.*) Thomas ! Thomas, viens, viens, mon ami, laisse ta pâle figure aux cierges, saisis ta femme aux hanches et donne-lui du tournis !

CROIZIER, après hésitation. – Ah... Et oui, oui, oui, je veux bien m'étourdir un peu. Allons, Marie, montre-moi ton mollet le plus vif et le plus haut de tes cuisses !

Les bourgeois rejoignent les danseurs. À une interrogation muette que lui adresse Roubay avant de sortir Séverac répond d'un signe las qui dit qu'il va aller se reposer. La farandole s'éloigne et la scène est débarrassée pour être changée en la suivante, c'est-à-dire la chambre de Pauline dedans l'auberge.

SCÈNE 3

PAULINE, SÉVERAC, VOIX DE FÊTARDS, VOIX DE TANCHOU.

Dans la chambre, Pauline entreprend d'ôter son pourpoint et sa veste à Séverac et de l'embrasser.

PAULINE, comme Séverac reste immobile. – Tu n'as pas envie ? (*Un temps.*) Tu es fatigué ? (*Idem.*) Allons bon, le capitaine se tait et la plus belle fille de la terre

ne peut donner que ce qu'elle a... Assieds-toi, je vais te passer ton onguent.
(*Dont acte. À propos de la blessure.*) C'est en bonne voie.

On entend des rires, des bribes de musique et des voix dans le lointain.

VOIX DE FÊTARDS. – Au bordel ! Au bordel !

VOIX DE TANCHOU. – Idée sublime ! Sublime idée ! Car il ne suffit pas de savoir vider les bouteilles, il nous faut aussi savoir nous vider les...

VOIX DE FÊTARDS. – Au bordel ! Au bordel !

Rires et tumulte d'une troupe avinée qui s'ébranle.

SÉVERAC. – À quoi songent-ils ?

PAULINE. – Hmm, cela me semble assez clair.

SÉVERAC. – S'ils pouvaient, je gage qu'ils planteraient des vignes par dessus les cimetières et qu'en dix années de temps ils auraient tout oublié des morts par milliers enfouis dessous la treille. Il n'est point plus sombre abîme que le fond de leur cœur.

PAULINE. – Ils sont contents. Ils crevaient de peur d'être dévorés par la bête et tu as tué la bête. C'est ce que tout le monde voulait. Tu devrais être en paix.

SÉVERAC. – Tu chercherais longtemps la paix à la pointe des épées.

PAULINE. – Ah ? Au bout des mousquets peut-être ? À la bouche des canons ?

SÉVERAC. – Ne te moque point. Tu as raison, je suis fatigué.

PAULINE. – Allonge-toi.

SÉVERAC. – Pardon, mais cette nuit je ne serai bon à rien. Je suis vidé, sec comme les bouteilles de ces ivrognes.

PAULINE. – Tu n'auras rien à faire, je m'occuperai de tout.

SÉVERAC, *riant*. – Et ma fierté de soldat, alors ?

PAULINE. – Je garderai le secret.

SÉVERAC. – Oui ?

PAULINE. – Personne n'en saura rien.

SÉVERAC. – Vrai ?

PAULINE. – Mais oui ! Je dirai partout ô combien tu as été héroïque, comment tu as mené la charge, percé mes murailles, ravagé mes portails, que tu m'as prise, conquise, abattue, renversée, révélée, dressée, que tu as fait de moi tout ce que tu voulais et que je ne voulais rien d'autre, qu'avant toi je n'étais rien, que sans toi je ne suis rien, rien qu'une pauvre idiote, une innocente. Ce sera assez pour ta fierté ? (*Après un coup d'œil à la virilité de Séverac.*) Hmm, non, pas encore. (*Séverac rit.*) Attends, attends ! Je pourrai dire aussi que je suis ta Jérusalem, que tu mon croisé, mon Godefroi de Bouillon, une croisade à toi tout seul, mon Charlemagne à Saragosse, mon...

SÉVERAC, *riant*. – Arrête, arrête ! Tu as gagné, je suis à toi, tout à toi, c'est moi qui me rends.

PAULINE, *triomphante*. – Ah ! Je dirai que j'étais la rivière et que tu t'es couché dedans mon lit.

Pauline entraîne Séverac et la scène devient la suivante, une place de la cité endormie.

SCÈNE 4

TANCHOU, SATAN.

Satan s'assied non loin de la porte du bordel et s'inspecte les ongles en attendant quelques instants. La porte s'ouvre. Tanchou tâche de s'extirper de l'établissement alors des prostituées essayent de le retenir.

NÉÉRA. – Allons, reste, reste encore un peu, où est-ce que tu vas comme ça ? Regarde, la nuit commence à peine et c'est bientôt l'heure qu'elle sera la plus profonde, la plus tendre, reste...

TANCHOU. – Non, non, non, non...

NÉÉRA. – Allons, tu n'as pas tout donné, un homme comme toi, nous n'avons pas tout vu...

TANCHOU. – Si, si, si, si, si, si...

NÉÉRA. – Tu n'as pas aimé nos jeux ? Nous en avons tant d'autres ! Approche, viens que je te les dise...

Nééra chuchote à l'oreille de Tanchou.

TANCHOU, *écartant Nééra, titubant, riant.* – Non ! Non, non, mes caillettes, non, je n'ai plus rien qui vaille en bourses, ni dans l'une ni dans les autres. Vous m'avez tout pris et je pour cela je vous bénis. Non, c'est assez, c'est assez. Non, non, mon lit m'attend. Mais je reviendrai, je reviendrai souvent, coquines, et nous referons ce jeu, je vous le promets, c'était très amusant. Adieu, adieu ! *(Comme on le retient.)* Allez, catin, suffit, lâche-moi maintenant, salope que tu es ! *(On le lâche.)* Voilà, là, c'est bien, adieu. *(Il parvient à claquer la porte et se retrouve seul dans la rue. Reniflant ses doigts. Il commence de regagner son logis en divaguant, vaguement dansant. Un air de violon tenu l'accompagne, qui est un air dedans sa tête et que Satan mime de jouer en suivant Tanchou à quelque distance.)* Tudieu que j'ai chaud ! Pff... *(Un temps où il marche, dansant tout en marchant, grommelant l'air qu'il entend.)* Et voilà, voilà que nous sommes du parti du roi... *(Il rit.)* « — Qui vive ? Qui va là ? De quel parti ? — Quel parti ? Hé, du parti du roi, mon coquin ! La ligue ? Quelle ligue ? La ligue, connais pas... » *(Il rit.)* Du parti du roi... C'est bon pour le commerce. Ah... *(Il se renifle les doigts mécaniquement. Avisant la fontaine au centre de la place qu'il est en train de traverser.)* Ho ho ! Oh la la, de l'eau ! *(Imitant Séverac.)* « Le roi en toute chose aime la fraîcheur... » Et bien, moi aussi, tiens... *(Il entre dans la fontaine et commence de barboter. Satan s'assied pour le regarder. L'air de violon continue, toujours tenu. Il renifle ses doigts.)* Cette brune, cet accent... Devait être Italienne... Oui... *(Reniflant encore ses doigts.)* Oui, Italienne... De Rome... Italienne de Rome... *(Il se prend pour l'Italienne, celle des bains de minuit dans la fontaine de Trévi.)* « Caro mio, dove sei ? Vieni qui, vieni qui... Sono la madre, la sorella, l'amante, l'amica, l'angelo, il diavolo... » *(Le violon s'interrompt brusquement. Satan lève un doigt et tend l'oreille. Pendant que Tanchou rêve, à moitié endormi dans la fontaine, la bête s'annonce par des bruits d'abord feutrés,*

puis de plus en plus proches et grinçants. Prenant conscience de la présence de quelque chose, tendant l'oreille.) Hé ? Qu'est-ce ? Qui est là ? C'est vous, mes caillettes ? Demain, plus tard, un autre jour... (Il s'assoupit à nouveau à moitié. Un feulement — ou autre —, très proche, retentit. Sursautant, tout d'un coup alerte et inquiet.) Par le diable, qu'est-ce ? Qu'est-ce que c'est ? Oh, qui vive ? Qui va là ? Oh ? Oh ? (Il sort de l'eau à la hâte. De plus en plus inquiet, tâchant de renfiler ses chausses quittées avant d'entrer dans la fontaine.) Je vous préviens, je n'ai rien... Plus rien sur moi... Je n'ai rien... (Les bruits sont désormais très proches et très menaçants. Il commence de vouloir sortir, mais à chaque issue un bruit se fait entendre qui le repousse. Il court, emprunte une ruelle, une autre, comme piégé dans un labyrinthe, la bête sur ses talons. Enfin, il sort.) Oh... Oh non... Non ! Non ! Non !

La bête commet son carnage dont les spectateurs ne percevront que les sons atroces et les hurlements abominables de Tanchou. Satan, en connaisseur, suit le étapes sonores dudit carnage. Quand tout est fini et le silence revenu, Satan se lève et se dirige vers la sortie. Passant près d'une flaque de sang qui a été projetée sur la scène pendant le carnage, il y plonge deux doigts.

AU TROISIÈME JOUR

SCÈNE 1

MICHELLE.

Place du marché, tout petit matin. Chant d'un coq. Michelle se rend à la fontaine un seau à la main.

MICHELLE. – Ah, que c'étaient une drôle d'époque tout de même... Du chambard, du chambard et encore du chambard... Avions-t'on idée de brailler et de chanter la nuit de la Saint-Léonard comme gorets qu'on égorgions au jour de la Saint-Valentin ? (*Elle baille, plonge son seau dans la fontaine, se frotte les yeux et se triture les oreilles.*) Moi qui n'aimions rien tant que de dormir, j'en avions les yeux tout fripés et les oreilles bouchées. (*Elle tire son seau de l'eau.*) Mais... Mais... Quoi que c'étaient qu'avions donc là ? (*Elle inspecte son seau.*) Ah mais, ah, eh bien ça alors, par saint Alphonse ! Mais je n'aurions jamais cru ! (*À la tête de Tanchou.*) Quoi que vous faisions dans l'eau à cette heure-ci ? Hein ? Dans mon seau, en plus ! Sortions donc un peu de là, vous allions attraper la mort à vous baigner de la sorte à la Saint-Mélassippe... (*Michelle entreprend de tirer la tête de Tanchou hors du seau. Éberluée parce que la tête est sans corps, elle pousse un cri d'effroi, lâche la tête et le seau et prend les jambes à son cou.*) Par saint Nicaise ! Par saint Clair ! Par saint Denis ⁽¹⁷⁾ ! Mon dieu, mon dieu, prions pour nous ! (*À la cantonade.*) Au secours, à l'aide, à moi, messire Tanchou s'étaient noyé la tête dans la fontaine !

Elle sort et, quelques instant plus tard, la cloche d'alarme retentit.

17. – Sélection de saints céphalophores.

SCÈNE 2

MARCEL, HORACE, BASTIAN, DÉSIÉE, SÉVERAC, PAULINE,
SUZANNE, PAUL.

*Place de l'auberge, nuit, couvre-feu. Horace et Marcel patrouillent.
Bastian et Désirée parlent d'avenir.*

HORACE. – La nuit tombe, braves gens !

MARCEL. – Rentrez chez vous !

HORACE. – Ordre du bourgmestre !

MARCEL. – Barricadez vos portes !

HORACE. – Fermez les volets !

MARCEL. – Couvre-feu !

HORACE. – Que personne ne sorte de chez lui avant le point du jour !

MARCEL. – Dormez, brave gens, dormez !

HORACE, *bas et sombre*. – Si vous le pouvez...

MARCEL, *idem*. – Que dieu vous ait en sa bonne garde...

Horace et Marcel sortent. Entrent Bastian et Désirée.

DÉSIRÉE. – Vous voici donc arrivé à votre auberge.

BASTIAN. – Merci de m'avoir raccompagné. Rentrez chez vous à présent, il est grand temps.

DÉSIRÉE, *indignée*. – Comment ?

BASTIAN, *surpris*. – Oui ?

DÉSIRÉE. – Vous ne me proposez point de me raccompagner ?

BASTIAN. – Mais vous venez de me raccompagner, moi.

DÉSIRÉE. – Eh bien, justement, c'est votre tour.

BASTIAN. – Mon tour ? Mais...

DÉSIRÉE. – Vous laisseriez une jeune fille aller seule dans les rues d'une cité hantée par une bête assoiffée de sang ?

BASTIAN. – Mais non, mais enfin, je...

DÉSIRÉE. – Vous m'abandonneriez ?

BASTIAN. – Mais pas du tout ! C'est que...

DÉSIRÉE. – Je vois.

BASTIAN. – Mais...

DÉSIRÉE. – C'est très clair.

BASTIAN. – Enfin, si vous me raccompagnez et que je vous raccompagne...

DÉSIRÉE. – Oui, oui, oui.

BASTIAN. – Puis que vous me raccompagnez, puis que je vous raccompagne...

DÉSIRÉE. – Non, non, non.

BASTIAN. – À la fin, c'est toute la nuit que nous allons passer dehors.

DÉSIRÉE. – Et vous ne voulez point passer la nuit à mon côté, j'ai bien compris. Vous n'aimez point ma compagnie, c'est entendu, monsieur, vous ne me reverrez plus, je m'en vais, adieu.

BASTIAN. – Adieu ? Mais enfin, mais comment ? Mais non, Désirée, mais non ! Non, enfin ! Je vous adore !

DÉSIRÉE. – Vous m'adorez ?

BASTIAN. – Oui. (*Un tout petit temps.*) Enfin, votre compagnie.

DÉSIRÉE. – Ma compagnie ?

BASTIAN. – Oui. (*Un tout petit temps.*) Enfin, vous.

DÉSIRÉE. – Moi ? Vous m'aimez, donc ?

BASTIAN. – Oui. (*Un tout petit temps.*) Enfin, je... Je... Je...

DÉSIRÉE. – Vous m'aimez ?

BASTIAN. – Non. (*Un tout petit temps.*) Enfin... Oui. Oui, oui...

DÉSIRÉE. – Vous m'aimez... (*Un temps. Pour elle-même.*) Il me semble qu'avec vous, peut-être, je n'aurais point de mal.

BASTIAN. – Pardon ?

DÉSIRÉE. – Emmenez-moi.

BASTIAN. – Vous emmener ?

DÉSIRÉE. – Oui, m'emmener. Emmenez-moi. Emmenez-moi loin d'ici.

BASTIAN. – Désirée, je ne...

DÉSIRÉE. – Emmenez-moi. Partons, je vous en prie, Bastian, partons.

BASTIAN. – Mais... Mais...

DÉSIRÉE. – N'importe où. Ailleurs. Je ne veux pas me résoudre à attendre que l'on m'achète comme un quartier de viande à l'étal. Prenons un cheval, partons.

BASTIAN. – Un cheval ? Mais, Désirée, pour aller où ? Vos parents ? Et mon maître ? Mon maître m'a sauvé la vie, je ne saurais l'abandonner, il me tuerait. Et vos parents ?

DÉSIRÉE. – Mes parents ?

BASTIAN. – Ils vous ont fait naître.

DÉSIRÉE. – Alors ce sont mes maîtres ? Ils font de moi ce qu'ils désirent ? Se paient de m'avoir mise au monde en me jetant dans le lit de qui ils veulent ? Quand ai-je fait le serment d'obéir à toutes leurs vues ? D'où tiennent-ils ce décret qui les fait me gouverner de la sorte ?

BASTIAN. – Désirée, c'est l'usage. Les parents agissent de la sorte avec leurs enfants, les maîtres avec leur serviteurs, les rois avec leurs sujets...

DÉSIRÉE. – Les maris avec leur femmes, les maquignons avec leurs chevaux ? Merci bien, mon petit monsieur, je connais la leçon, on me l'a déjà faite, j'attendais mieux de vous, adieu.

BASTIAN. – Comment adieu ? Vous n'allez pas recommencer !

DÉSIRÉE. – Où est notre cheval ?

BASTIAN. – Désirée !

DÉSIRÉE. – C'est bien ce que je pensais. Adieu.

BASTIAN. – Attendez, attendez, je vous raccompagne ! Désirée !

DÉSIRÉE. – Comment ? Vous disiez ?

BASTIAN. – Je disais... Que je vous aime.

DÉSIRÉE. – Que ne le dites-vous plus fort ? Dites-le à haute voix, dites-le encore, dites-le toujours. Allez, hue !

Bastian et Désirée sortent. Entrent Horace et Marcel.

HORACE. – Un ours ! Si ce n'est un loup, c'est peut-être un ours. (*Marcel soupire, plein de dérision.*) Un ours comme il en vit dans le nouveau monde, un qui se serait glissé dans un navire, entre les fourrures et les morues salées et qui... Et qui... Qui...

MARCEL, *moqueur*. – Et un hippopotame ? Que dis-tu d'un hippopotame ?

HORACE. – Un hippopo quoi ?

MARCEL. – Ou bien d'un lion ?

HORACE. – Un lion ! Mais oui, un lion. À coup sûr, c'est un lion !

MARCEL. – Mon pauvre Horace...

HORACE. – Eh quoi ?

MARCEL. – Eusses-tu le trou du cul placé sous les moustaches qu'on n'entendrait point la différence.

HORACE, *front plissé*. – Qu'est-ce que tu veux dire ?

MARCEL. – Sais-tu combien ils sont ?

HORACE. – Mais qui ? Mais quoi ?

MARCEL. – Sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six.

HORACE. – Sept millions quatre cent... Mais qui ? Quoi ?

MARCEL. – Les démons.

HORACE. – Hein ? Les démons ?

MARCEL. – Mille cent onze légions. Six mille six cent soixante-six démons par légion. Fais le compte. (*Horace commence de compter sur ses doigts.*) Je l'ai fait, moi. Sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six (*– Horace interrompt son laborieux comptage –*), sept millions quatre cent cinq mille neuf cent vingt-six démons s'arrachant des entrailles brûlantes de la terre sur l'ordre de Satan par toutes les grottes et les cavernes, les gouffres et les volcans, et rampant, là, grouillant, ici, parmi nous (*– Horace regarde anxieusement autour de lui –*), à l'affût de nos moindres péchés, autant de portes entrebâillées par lesquelles nous dérober nos âmes et les offrir au maître des ténèbres...

HORACE. – Arrête, Marcel, arrête !

MARCEL. – Ils s'attaquent d'abord aux plus faibles d'entre nous...

HORACE. – Qui ? Qui donc ?

MARCEL. – Les femmes.

HORACE. – Les femmes ?

MARCEL. – Les femmes...

HORACE. – Les femmes... Comme ma Nanette ?

MARCEL. – Qui sont percées de failles humides par quoi les démons pénètrent facilement...

HORACE. – Des démons dans ma Nanette ? Horreur !

MARCEL. – Mais ils ne s'arrêtent pas à elles...

HORACE. – Non ?

MARCEL. – Ils passent à nous.

HORACE. – Nous ?

MARCEL. – Nous, les hommes.

HORACE. – Tu veux dire... ?

MARCEL. – Toi, moi, nous. Nous, les hommes.

HORACE. – Toi ? Moi ?

MARCEL. – Nous. Nous tous.

HORACE. – Nous tous ? Ah...

Entre Séverac.

HORACE & MARCEL, *effrayés et brandissant leurs armes.* – Ah !

HORACE, *à Séverac.* – Arrière, Satan ! (*Séverac, visiblement excédé, chasse les armes des deux gardes de la main.*) Ah, c'est vous, capitaine. On vous avait pris pour...

SÉVERAC. – Foutez-moi le camp, vous deux, allez garder les portes, ou les cochons, ou les oies, ou les poules, vous n'êtes bons à rien d'autre que ça. Allez !

MARCEL. – On y va, capitaine, on va garder les... Les... La porte.

Horace et Marcel sortent. Séverac tente d'ouvrir la porte de l'auberge, mais celle-ci est fermée. Il tambourine contre.

SÉVERAC, *fort.* – Et alors ? Je vais devoir l'enfoncer ?

Pauline ouvre. La scène devient la grande salle de l'auberge la nuit.

SCÈNE 3

SÉVERAC, PAULINE, SUZANNE, PAUL.

Dans l'auberge.

SÉVERAC. – Eh bien ? Voici une heure que je tambourine.

PAULINE. – Hé, là, tout doux, rentre les dents, je te prie. Je ne suis pas bonne à mordre, sache-le. Suzanne, cherche-nous du vin.

SÉVERAC. – Du vin, du vin... Tout le monde sert du vin, dans ce pays. Le bourgmestre, le juriconsulte, le notaire, le curé, tout le monde. Et « Buvez, capitaine, une petite coupe... Buvez, buvez... » Du vin, mais pas moyen de leur tirer un mot qui vaille. Vous n'avez que cela à la bouche, ici, le vin.

PAULINE. – Si tu ne veux pas de mon vin, n'en bois pas. Je vais me coucher.

SÉVERAC. – Non, pardon, attends. Reste. Reste. Avec toi, je veux bien. Reste.

Pauline se ravise. Suzanne apporte le vin, qu'elle sert.

PAULINE. – Alors, que t'ont-ils dit ?

SÉVERAC. – Rien. De la fumée, du vent, du miel, des chansons. Tanchou ? Le meilleur des hommes. Pezou ? Rien de moins qu'un ange. Du vent, du vent, encore du vent. « — Mais ces terres, ces vignes, ces bois, ces maisons, d'où les tiennent-ils ? Avant qu'ils n'arrivent, ils appartenaient bien à quelqu'un. À qui les ont-ils achetés ? — C'est loin tout ça, c'est vieux... Tenez, du vin, encore du vin... » Et de me resservir qui son loup, qui ses créatures du diable ou, comme ces deux imbéciles, là, dehors, des lions, des démons et des hippopotames. « — C'est le diable, c'est Satan, Lucifer, Belzébuth... — Buvez, capitaine, buvez, buvez... » Et Croizier ? Ah, Croizier... « Voulez-vous du vin ? » Je te le dis, Pauline, votre cité pue la charogne. Trois bourgeois de Paris possèdent la moitié de la ville et il serait venu un ours du Québec tout exprès pour les tuer ? Allons ! À qui appartenait ces maisons, ces bois, ces vignes ? À qui ?

PAULINE. – Comment le saurais-je ?

SÉVERAC. – Et voilà ! Personne ne sait rien.

PAULINE, *se remémorant quelque chose, vaguement.* – Attends.

SÉVERAC. – Je ne fais que ça, attendre. Et boire.

Séverac boit. Suzanne le ressert.

PAULINE. – Tss. Attends, attends... Le Québec...

SÉVERAC. – Ah non, pas toi !

PAULINE, *agacée.* – Ah ! Le Québec...

PAULINE. – Une famille d'ici. Partie au Québec. Les... ? Les... ? Ah ! En tout cas, c'est ce qu'il s'est raconté dans le bourg, qu'ils étaient partis là-bas. Les... Les... Ah !

SÉVERAC. – Quand donc ? Quand donc était-ce tout cela ? Pauline !

PAULINE. – Je te l'ai dit, j'étais jeune... Ce devait être... (*Un temps.*) Quand Henri et Marguerite se sont mariés, voilà. C'était il y a... Il y a...

SÉVERAC. – Dix-huit ans, les noces de Valois et de Navarre ?

PAULINE. – Les noces, oui, les noces...

SÉVERAC. – À Paris ?

PAULINE. – Paris.

SÉVERAC. – En août ?

PAULINE. – Je me souviens qu'il faisait chaud, en août peut-être, oui. Ils sont partis, n'en sont jamais revenus et c'est quelque temps après que le bruit a couru de cette colonie au Québec, que ces gens de Paris sont venus et que, désormais, les maisons, les vignes, les bois, tout cela était à eux, à Pezou, à Tanchou, à...

SÉVERAC. – Mène-moi sur le champ à la maison de Croizier. (*Il va pour se lever, mais vacille sur ses jambes. Pauline veut se lever à son tour et pareillement ses jambes se dérobent sous elle. Tous deux s'affalent, à demi conscients. Tentant de dégainer une dague, à Suzanne qui se penche sur lui prudemment.*) Le vin...

SCÈNE 4

MARIE ET THOMAS CROIZIER.

MARIE, à Croizier qui épie par la croisée. – Thomas, Thomas...

CROIZIER, dans une panique fiévreuse. – Cette diablerie s'en vient pour moi, je le sens, c'est moi qu'elle cherche à présent, c'est mon tour. Après Pezou, après Tanchou, c'est mon tour... (*Croyant voir quelque chose au dehors.*) Là ! Elle est là ! Là ! Là !

MARIE. – C'est le vent, rien d'autre. Viens, allons, apaise-toi.

CROIZIER. – Que je m'apaise ? As-tu vu ce qu'elle a fait d'eux ? Comme elle les a déchirés ? Ses membres, leurs pauvres membres épars... J'ai peur, Marie. Peur. Nous les avons mal tués. Je te le dis, Marie, nous les avons mal tués. Moi, Pezou, Tanchou, tous les autres, nous avons mal tués, point assez, point tous. Ils sont mal morts et ils me hantent. C'est dans sa maison que je vis, dans sa vaisselle que je mange, dans son lit que je dors. Il est là et elle avec lui. Ils sont là, revenus de chez le diable...

Croizier regarde par la croisée.

MARIE. – Cesse, Thomas, tu ne sais plus ce que tu dis.

CROIZIER. – Dieu aura permis que Satan mette leur prince à la tête du royaume pour nous punir.

MARIE. – Mais que dis-tu ? Que dis-tu ?

CROIZIER. – Nous punir d'avoir faibli. De ne point avoir porté le fer assez profond. De ne point avoir arraché et brûlé toutes les racines. D'avoir joui trop tôt d'une fausse victoire. De nous être assoupis, corrompus. N'allons-nous point faire allégeance à ce fils de putain ? Cette maison, non, je ne peux plus y rester. Je ne saurai, Marie, je ne saurai...

MARIE. – Suffit ! Suffit à présent. Tais-toi. Thomas ! Tais-toi ! Tais-toi. Tu as fait plus que quiconque. Accompli mieux que tous les autres. Mieux que Tanchou, mieux que Pezou. Oui, mieux qu'eux. Oui, mieux que tous les

miliciens. N'es-tu pas, Thomas, mon époux, le fier porteur de la châsse de sainte Madeleine ? Celui qui patiemment, année après année, les as enfermés, écroués, amendés ? Celui qui s'est gravé dans la mémoire les traits de leurs faces immondes, qui a conservé dans ses registres les traces de tous leurs mouvements, de leurs alliances, de leurs épousailles et jusques aux noms de leurs bâtards ? Qui mieux que toi connaissait leurs caches, leurs amis, leurs complices ? Qui n'ignorait rien de leurs mœurs, de leurs manies, de leurs vices ? Et qui, le jour venu que dieu en fit le signe, savait où tous les trouver ? Car tu savais bien, n'est-ce pas, quelles portes enfoncer, quelles ruelles fermer, quels toits surveiller. Paris est une cité si vaste... Sans toi, Thomas, sans toi, combien davantage auraient réchappé à la colère de dieu ? Des jours durant, des nuits durant, je t'ai vu t'armer dans la prière d'assez de vigueur pour que quatre cents d'entre eux, oui, quatre cents, périssent de ta propre main. N'eussé-je point été là, comme tant d'autres je pourrais croire à de la vantardise, mais je t'ai vu, moi, ta femme, ton épouse, ta fière épouse, lever inlassablement le bras pour leur crever la gorge. Je t'ai vu ignorer la fatigue, et la chaleur, et le dégoût, et précipiter encore et encore leurs cadavres aux ordures. Je t'ai vu, mon cher époux, je t'ai vu, mon tendre amour, n'être ému ni par les appels à la pitié ni par les gémissements de ces chiennes roulées en boule dessus leurs chiards et leur percer les flancs comme aux autres. Et toute la gloire du Christ alors était sur toi. Tu t'étais fait son glaive. (*Un temps.*) Cette maison, c'est ta récompense, Thomas, dieu te l'a donnée. C'est lui qui a jeté à tes genoux ce pourceau tremblant de peur à l'idée que tu éventrasses sa putain et le fit te supplier de prendre ses biens contre leurs vies sauvées, ses maisons, ses bois, ses vignes, et devant notaire encore, car il fallait que les choses fussent accomplies dans l'ordre et proprement, car, ô mon bel amour, tu n'es point un pillard, tu es le soldat de dieu. Ils devaient mourir, bien sûr, tous doivent mourir et tous, ils mourront. Mais tu as fait ta part, Thomas. Il est temps que tu te reposes. Va prier.

THOMAS. – Comment ?

MARIE. – Va prier. À l'église, va prier.

THOMAS. – La bête... ?

MARIE. – La bête, s'il est une bête, ne peut rien contre toi. Tu es un ange.

THOMAS. – Un ange ?

MARIE. – Va.

SCÈNE 5

CROIZIER, PAUL, SÉVERAC, SUZANNE.

Dans l'église où brûle une poignée de cierges, Croizier, agenouillé, prie avec ferveur. Un bruit depuis la sacristie le fait sursauter et se redresser vivement. Le bruit est suivi d'un grognement affreux. Croizier porte la main à sa poitrine, pousse un râle de panique et commence de refluer vers la porte de l'église, mais celle-ci claque en se refermant. Il se met alors à courir en tous sens, alors que les bruits deviennent de plus en plus proches et angoissants. Dans sa course affolée, il franchit une porte, celle de la sacristie dans doute. Un feulement, un hurlement, et Croizier ressort de la sacristie en marchant mécaniquement et lentement. Cependant, le portail de l'église s'ouvre à la volée et Séverac, mal assuré et titubant sur ses jambes, fait son apparition, épée en main. Cependant qu'il s'avance vers le transept, Croizier, lui, s'avance jusqu'à l'autel où il s'arrête, comme hésitant, avant que sa tête ne se sépare de son corps et ne roule jusqu'aux pieds du capitaine. Le corps de Croizier d'effondre et Séverac, épuisé, drogué jusqu'aux oreilles, tombe sur ses genoux. La gueule sanglante de la bête s'encadre dans la porte de la sacristie. Suzanne paraît, quelque chose comme une machette au bout du bras. Elle s'approche de Séverac, lui donne un coup de pied léger pour s'assurer de son innocuité et pousse loin de lui l'épée qu'il ne tient plus qu'à peine. Enfin, elle attrape la tête de Croizier par les cheveux et la pose sur l'autel.

SÉVERAC. – Il n'y a point de bête...

SUZANNE. – Non.

SÉVERAC. – Point de Québec...

SUZANNE. – Non. Point de bête, point de Québec.

SÉVERAC. – Ni dieu ni diable...

SUZANNE. – Oh ! Et si peu de grâce.

SÉVERAC. – Point d'anges au ciel...

SUZANNE. – Des étoiles, rien de plus. (*Appelant Paul.*) Viens, Paul. Viens...
(*À Séverac.*) Des étoiles, quoi qu'elles soient.

Paul paraît, hagard, sanglant, ravi, portant des éléments du costume de la bête dont Suzanne entreprend, lentement, de le débarrasser.

SÉVERAC. – Vos... Vos... ?

SUZANNE. – Nos père et mère ? Ni croix ni tombeau, je le crains fort. Ils sont perdus dans la boue de la Seine entre Paris et Rouen. Quant à leur nom, rien de mieux qu'un gribouillis tremblant au bas d'un acte notarié taché de sang. Coquin de notaire à qui la mémoire faisait défaut. Il a fini par la retrouver.

SÉVERAC. – Et vous... ?

SUZANNE. – Nous ?

SÉVERAC. – Vous deux, comment... ?

SUZANNE. – Comment ? (*Affirmative.*) Vous y étiez, mon capitaine ? Vous y étiez. Au Louvre ?

SÉVERAC. – Auprès de Henri...

SUZANNE. – À quoi tient que l'on vit, capitaine ? À quoi tient que l'on meurt ? Une chambrière, figurez-vous. Une chambrière de l'auberge des Trois Écus qui ne voulait point croire que la vierge Marie pût désirer qu'on tuât des enfants pour l'amour de son fils. Nous trouvait Paul et moi dissimulés sous des monceaux de draps souillés, grelottant là-dedans nichés comme une portée de rats, et nous donnait notre première leçon de catéchisme, « Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous »...

PAUL. – « Bénie »...

SUZANNE. – « Entre toutes les femmes »...

PAUL. – « Béni »...

SUZANNE. – « Le fruit de vos entrailles »...

PAUL. – Bénie...

SUZANNE. – Cette chambrière qui nous disait ses petits-enfants dans les rues de Paris, nos mains soudées aux siennes...

PAUL. – « Je vous salue Marie »...

SUZANNE. – Nous faisant ânonner sans fin ce viatique aux assassins...

PAUL. – « Ne regardez point ! »

SUZANNE. – Disait-elle...

PAUL. – « Ne regardez point ! »

SUZANNE. – « Ce qui entre par les yeux ne sort plus jamais » (– *montrant son crâne puis celui de Paul* –) d'ici, de là, comme une pierre dedans le crâne qui roule, et ding, et cogne, et dong, sans cesse et sans repos, ding, dong, ding, dong...

PAUL. – Je vous salue, Marie...

SUZANNE. – Des temps difficiles où les enfants de Paris tuaient deux fois les morts.

PAUL. – Bénie...

SUZANNE. – Oui, Paul, bénie, bénie, la chambrière, si peu de grâce ici-bas, toute la grâce en elle. (*À Séverac.*) La pureté, capitaine, c'est bien cela qu'ils cherchaient, la pureté ? Nettoyer la souillure, expulser du vaste corps du monde la crasse, la merde, la pisse, le sang, le foutre et les toutes fausses croyances, comme si tout cela n'existait point, comme si tout cela ne devait point exister, comme si les choses vivantes n'étaient que le décret de dieu, un verbe, un mot, un ordre jeté du haut du ciel dessus la pauvre terre, et moi, moi, mon capitaine, moi que personne n'attend, que personne jamais plus n'attendra, ni père ni mère, ni désormais la chambrière, je voulais savoir si le dedans d'eux-mêmes

s'était purifié avec le grand carnage, si la Seine avait charrié jusqu'au fin fond des gouffres de la mer toute l'ordure dont ils se voulaient purger, si au dedans d'eux-mêmes, enfin, régnait le verbe nu. La vérité, c'est que rien ne règne en eux d'autre qu'un grand chaos de peur et de morgue. Vous me direz, soldat que vous étiez, tueur comme vous l'êtes, qu'il était inutile de les ouvrir en deux pour l'apprendre, et vous aurez raison. Mais, et mon plaisir ? (*Montrant Paul.*) Et le sien ? Ce qui vous entre par les yeux ne sort jamais (*— montrant son crâne puis celui de Paul —*) d'ici, de là, et ding et dong, et ding et dong. J'hésite à vous crever, mon capitaine, comme cette pauvre bête que vous tuiez hier, de la pitié tant elle était vieille et sans force. J'hésite à avoir pitié de vous, mais j'aime bien Pauline et Pauline vous aime...

Un temps.

SÉVERAC. — Assez...

Un temps.

SUZANNE. — Viens, Paul. Nous partons. Viens.

Paul et Suzanne sortent, laissant derrière eux ce qu'il reste de la bête. Séverac se redresse comme il peut et met le feu à l'église, enflammant les tentures à l'aide d'un cierge.

SÉVERAC, *en sortant et à la cantonade.* — La bête est morte ! La bête est morte !

SCÈNE 6

SATAN.

L'aube ne va pas tarder à poindre et Satan se promène devant les ruines fumantes de l'église, pensif.

SATAN, *comme pour lui-même.* — Hmm, « Ni dieu, ni diable », c'est vite dit. Dieu, oui, bon, soit... (*Au public.*) Allez, rentrez. (*Soudain moins badin.*) Rentrez ! Rentrez, rentrez chez vous ! Et quand vous y serez, fermez vos portes, barricadez vos cœurs, serrez l'enclos de vos porcs, aimez vos enfants plus que

vos cousins, vos cousins mieux que vos voisins, vos chiens plus que l'étranger et, par dessus tout, adulez vos verges et vos bijoux, vénérez vos panses et vos rubans... Abjurez promesses. Déliez serments. Trahissez-vous. Haïssez-vous. Mordez la main tendue, mordez-la, mordez-la jusqu'au sang, rongez-la jusqu'à l'os. Bouffez-la. N'ayez foi qu'en votre peur et donnez-lui des noms de gloire. Tâtonnez dans l'abîme, nourrissez-vous de signes, croyez. Croyez. (*Badin à nouveau.*) En un mot, frères humains, continuez, surtout ne changez rien. Je vous dois d'être et je vous aime. Tous.

Satan sort.

NOIR.

Collection
CALEMBREDAINES RURALES
DA4P

